

3<sup>e</sup> fasc. 1965

LES

# CAHIERS DROMOIS



★ ★ ★

*Les « CAHIERS DROMOIS » sont publiés par l'Académie  
Drômoise des Lettres, Sciences et Arts et entièrement  
rédigés et illustrés par ses membres.*

*La couverture est de MAURICE SAVIN.*

## SOMMAIRE DU NUMERO 3

---

*Quelques lignes du Président*, par Pierre AGERON.

*Les heures*, par René MUZELLEC.

*Les jardins familiaux*, par Daniel FAUCHER.

*En cette nuit de Noël*, par Albert VARNET.

*Francis Poulenc*, par Pierre BEGOU.

*La véridique histoire d'Alphonsine*, par Idelette LIÉNARD.

*L'énigme de la mort de Molière*, par Guy FAU.

*Pourquoi n'es-tu pas là ?* par Marie LAURANDRÉE.

*Note de la rédaction.*

*Paul Serve et G. Fauré « La Chantalière »*, par Marie LAURANDRÉE.

*La nuit de Burgos*, par André MILHAN.

*René Courtin.*

*Aimeric de Bruges*, par Paul-Jaques BONZON.

*Alain Borne*, par R. VALLENTIN DU CHEYLARD et André MILHAN.

*Crux sola*, par Pierre PONTIÈS.

*En souvenir*, par Bernard PRIVAT.

*Progrès*, par Paul MESSSIÉ.

*Gabriel Faure.*

*L'éducation musicale dans l'Enseignement primaire de Paris et de la Seine*, par Robert PLANEL.

*Cimetière de l'irréel*, par Eugène MARTIN.





C

d

c

l

o

l

e

g

i

i

c

c

## Quelques lignes du Président...

---

*Enfin paraît le troisième fascicule tant attendu des CAHIERS DROMOIS.*

*De nombreux articles le composent, œuvres très diverses des membres de notre Compagnie.*

*Il serait vain quant à moi d'essayer de présenter cette variété de publications, aussi brillamment que l'ont fait pour les précédents cahiers, mes éminents prédécesseurs, les présidents Vallentin du Cheylard et Pierre Pontès, tous deux érudits et écrivains de talent.*

*Votre actuel président, vous le savez, est spéléologue et c'est pourquoi, une fois de plus, il va chercher, en guise d'avant-propos, à se réfugier sous terre, pour éviter à un homme des cavernes de s'enliser dans la littérature. Il va tenter de mettre en valeur un précurseur drômois de la spéléologie française : Oscar Decombaz.*

*A même les préalpes drômoises, le massif du Vercors, avec ses richesses souterraines, se devait de contribuer à la naissance de la spéléologie française.*

*Il m'est apparu comme un agréable devoir d'essayer de rappeler un de ceux qui, il y a un demi-siècle, fut vraiment digne de porter ce nom nouveau de spéléologue. J'ai cité Oscar Decombaz.*

*D'origine Suisse, né à Lausanne en 1866, Decombaz vint très jeune se faire naturaliser Français. Il se maria à Romans, dans la Drôme, où vivent encore son fils et ses descendants. Sa profession de comptable le conduisit à ce pittoresque village de Pont-en-Royans, aux confins de la Drôme et de l'Isère, village suspendu sur la Bourne, au pied du Vercors.*

*Comme beaucoup, il fut d'abord alpiniste et professa un amour particulier pour le monde souterrain. Ceci*

*l'amena à fréquenter le maître de la spéléologie, E.-A. Martel, dont il devint le disciple et l'ami. Après quelques années passées à Paris, il vint à Grenoble, propriétaire du Grand Café de la Paix, place Grenette. Ce lieu devint le rendez-vous des alpinistes du début du siècle, et le siège du Bio-Club qui existe toujours. Il était membre du Secours en Montagne, officier d'Académie. Mals à la veille de la guerre, en février 1914, il mourut à l'hôpital de la Tronche, à Grenoble, des suites d'une fièvre infectieuse, à peine âgé de quarante-huit ans.*

*Quel fut l'activité souterraine de ce précurseur ?*

*Si nous nous transportons à la fin du siècle dernier, on constatait dans les milieux jeunes et cultivés de l'époque une tendance à expliquer le fonctionnement de la circulation des eaux souterraines, mais tout n'était qu'hypothèses, car les grottes et plus particulièrement les gouffres, qui sont nombreux sur le plateau du Vercors et que les Vertacomicores dénomment « scialets », inspièrent plus la crainte que le désir d'exploration.*

*Decombaz fut attiré par les profondeurs, comme il l'était par les cimes. Il voulut connaître les beautés captivantes de la nature souterraine, il voulut divulguer sa joie de la découverte, il voulut comprendre le pourquoi de tous ces problèmes d'hydro-géologie des cavernes.*

*Tous ceux qui, depuis ce pionnier du Vercors, s'intéressaient à cette belle région calcaire, lurent avec passion les numéros 13, 22 et 31 des « Mémoires de la Société de Spéléologie ».*

*Dans ces ouvrages, très rares aujourd'hui, on trouve l'œuvre de Decombaz. Combien de premières dans toutes ces explorations ? : Favot, Goule Noire, Balme étrange, Balme rousse, Trou de Cambuse, la Bourlière, Jallifier, Pré-Martin, Chevaline, Tende, Arbois, Pabro, le Bournillon, et enfin la grotte de la Lutre, où une grande salle porte son nom.*

*Il fit le récit passionnant de certaines explorations dans la revue des « Alpes Dauphinoises ». L'écrivain Etienne Mellier le cite souvent et on retrouve son nom dans les guides touristiques. On doit à Decombaz les premiers pas officiels dans les grottes de notre région, telle par exemple cette randonnée touristique qu'il*



*organisait en 1910 à Bournillon avec de très nombreux participants, et à l'issue de laquelle le géologue Kilian concluait : « Je remercie Decombaz qui, le premier avec Martel, a fait connaître les ressources et les beautés souterraines, je salue ce « descensionniste » qui a déployé tant d'énergie et risqué maintes fois sa vie pour ouvrir la voie aux recherches spéléologiques de nos gracieuses montagnes. »*

*Dans les notes personnelles de Decombaz, j'ai retrouvé la liste de son matériel d'exploration, souvent prêté par Martel :*

- des échelles en corde de 18 m/m comprenant trois barreaux, avec crochet et cosses, et qui, en 1914, coûtaient 3 F 50 le mètre ;*
- une échelle de bois extensible de huit mètres ;*
- des bougies aussi fortes que possible, fixées au chapeau, du magnésium à ruban ;*
- une trompe de berger ;*
- Et enfin, le baton-siège de Martel, dont il avait parfait le système par une corde autour de la poitrine fixant l'assurance et qui permettrait la remontée du spéléologue, blessé ou évanoui.*

*La précision de ses plans, la description de ses découvertes, ses conférences, ses photographies, ses avis sur le déboisement, et sa campagne sur la nécessité et le moyen de protéger les sources, sont autant de souvenirs précieux et agréables.*

*Enfin, toute la vie de ce pionnier de la spéléologie est un exemple.*

*Puissent ces quelques lignes venir exprimer ma profonde admiration pour Oscar Decombaz, le Martel de notre Vercors.*

PIERRE AGERON

Président de

« l'Académie Drômoise des Lettres, Sciences et Arts ».

## LES HEURES

*Ecoute sonner les heures  
Au vieux beffroi sarrazin...  
Elles s'envolent et meurent  
Dans la paix du bois voisin.*

*Ecoute chanter les heures  
Dans le soir mauve et carmin...  
Les oiseaux, notes mineures,  
Se taisent sur le chemin.*

*Ecoute prier les heures  
Tandis que le baldaquin  
Brillant de clartés majeures  
Se déroule au ciel turquin.*

RENÉ MUZELLEC

## LES JARDINS FAMILIAUX <sup>(1)</sup>



On a peu porté attention aux jardins familiaux, à ces humbles parcelles où la ménagère vient chercher sa provision journalière de légumes, parfois de fruits, souvent des fleurs. Leur présence nous est si familière qu'elle ne paraît pas avoir besoin d'être signalée. Ils ne semblent pas avoir plus de signification que les quelques arbres laissés à proximité de la ferme pour son ornement, ou que l'espace vide près de la maison où s'ébat la volaille.

Ils ne sont habituellement mentionnés que lorsque leur présence a quelque chose d'insolite. Par exemple, lorsqu'ils subsistent à l'intérieur des villes où, nous le savons, ils ont été si nombreux autrefois. Ils apparaissent alors comme une sorte de survivance, comme un attrait d'archaïsme, à moins qu'ils ne soient un transfert d'habitudes, celles d'une population qui n'a pas encore tout à fait oublié ses origines paysannes.

Les fondateurs des villes neuves, ceux des bastides le savaient bien qui prévoyaient parfois, dans l'allotissement des futures cités, un jardin attenant à chaque maison. Dans les villes modernes, encore en croissance, on observe souvent que se constituent des quartiers excentriques où les habitations s'accompagnent de petites parcelles en culture jardinière. Elles y forment comme un halo de semi-

---

(1) Ce très bel et intéressant article de notre Membre Emérite, qui a d'abord paru dans « Annales, Economies, Sociétés, Civilisations », 14<sup>e</sup> année, n° 2, avril-juin 1959, pp. 297-307, est extrait de « La Vie Rurale vue par un Géographe », que les amis et les anciens élèves de M. le Doyen Faucher ont publiée à Toulouse en son honneur en février 1962, à l'occasion de ses quatre-vingts ans. Nous avons supprimé les notes (N.D.L.R.).

campagne qui, s'urbanisant peu à peu, finit par disparaître. Les petites maisons de briques sans étage, qui entourent, avec leurs jardins, une partie de Toulouse, sont le témoignage de la récente installation d'une population à peine détachée des campagnes d'où elle est issue. Les échoppes bordelaises s'ouvrent de même sur quelques planches de légumes, sur une treille, sur un carré de plantes à fleurs : on s'y éveille au chant du coq ; on y élève quelques lapins dans une cage rustique.

Ce goût du jardin s'atténue peu à peu, lorsque le paysan d'hier se sent devenir citadin. Il subsiste pourtant dans la profondeur cachée des sensibilités ouvrières. Il resurgit parfois, et pas seulement dans les époques malheureuses où l'approvisionnement ménager se fait mal. On loue souvent une parcelle à proximité de la ville ; on y construit un cabanon modeste pour s'abriter et ranger les outils ; on y travaille chaque jour après le travail à l'usine ; on s'y retrouve en famille et entre voisins. Ainsi naissent ces « jardins ouvriers » groupés parfois dans un coin favorable et, parfois, même, organisés systématiquement pour leurs bénéficiaires par leurs employeurs.

Ils ne se confondent pas avec les jardins maraîchers, dont les produits sont destinés au marché et dont l'exploitation appartient à des hommes de métier. Les banlieues maraîchères sont une spécialisation, elles s'accompagnent d'un genre de vie auquel est associé un type d'habitat. Les jardins créés par des ouvriers ou à leur usage sont une distraction ; ils n'ont même pas toujours de permanence ; ils se créent et s'abandonnent, se recréent au gré des circonstances. Ni ces jardins, ni ceux qui accompagnent à l'accoutumée les maisons campagnardes, ne se rapprochent tout à fait de ces jardins-parcs qui, pour le plaisir de leurs occupants, entourent les villes, les maisons bourgeoises jusqu'à l'intérieur des villes. Ces jardins d'agrément, même s'ils comportent une petite place pour les légumes, rappellent plutôt ceux qui ornaient les villas romaines ou gallo-romaines, ceux que la renaissance carolingienne avait fait reflourir, que le XVI<sup>e</sup> siècle avait remis à la mode et que l'époque classique avait si bien accordés à l'architecture de ses châteaux, comme pour en prolonger l'ordonnance.

Les jardins familiaux qui s'établissent à la campagne, près de la maison, paraissent, au contraire, d'une singulière modestie. Ils occupent peu de place ; ils disparaissent

sent ou presque dans la complexité du genre de vie campagnard. Peut-être, cependant, sont-ils plus riches de signification qu'il ne paraît tout d'abord ?

\*  
\*\*

Les jardins n'accompagnent si fidèlement la maison des champs qu'en raison de leur utilité. Même s'il est soigné, le jardin n'y est pas un luxe. « Ce sont, dit Olivier de Serres, au livre sixième de son « Théâtre d'Agriculture » qu'il consacre aux jardins, ce sont les jardinages qui fournissent à l'ornement utile de notre ménage, une infinité de racines, d'herbes, de fleurs, de fruits, avec beaucoup de merveille. » Comme l'agronome vivarois est un homme d'ordre, il veut que le jardin « se distingue en quatre espaces : Potager, bouquetier, médicinal, fruitier. » Celui qu'il a créé au Pradel ne manque pas à cette ordonnance un peu sévère. Chez les paysans, il arrive, au mieux, que les arbres fruitiers soient groupés à part dans un verger (appelé souvent le fruitier, comme chez Olivier de Serres.) Mais la distinction entre jardin potager et verger demande de l'espace et l'on en est avare. La conduite d'un verger est chose difficile et le paysan n'a pas la compétence convenable : les arbres fruitiers sont souvent sans soins et donnent les fruits qu'ils veulent, quand ils veulent, au gré de la saison. Les arbres sont donc placés au jardin un peu au hasard, non toutefois sans précautions : ils ne faut pas qu'ils couvrent les légumes d'une ombre trop épaisse, ou qu'ils soient si nombreux qu'ils se nuisent mutuellement gêner ; même dans les « huertas » qui sont de grands jardins, l'espacement des arbres et celui de leurs rangées sont calculés à leur convenance et à celle des cultures intercalaires. Aux arbres s'ajoutent, si la chose est possible, quelques pieds de vigne, placés souvent en bordure de la parcelle jardinière, parfois érigés en treille au-dessus du passage central. On y cueillera quelques grappes pour la table, même si les plants choisis ne donnent que des raisins à cuve.

Les reste du jardin — l'essentiel — est divisé en planches, à la demande des semis qu'on leur confie et des récoltes qu'on en attend. On y obtient, dès qu'on le peut, cette « infinité de racines et d'herbes » dont parle Olivier de Serres : des salades au premier chef, des épinards et de l'oseille (« l'oseille et la laitue » dit La Fontaine), des

carottes et des poireaux, des choux, des bettes, des betteraves, des radis et des navets, des petits pois et des haricots verts, des pommes de terre prime ; on y ajoute parfois une planche de fraisiers, quelques pieds de groseilliers ou de framboisiers, de quoi s'offrir quelques desserts rustiques. La maîtresse de la ferme, qui est souvent la maîtresse du jardin (son mari le retourne parfois, mais c'est elle qui l'ensemence et le soigne), y sème quelques fleurs, y plante quelques rosiers, quelques dahlias, quelques géraniums, « de quoi faire à Margot pour sa fête, un bouquet », de quoi faire un cadeau à une visiteuse, de quoi embellir le jardin lui-même. Elle y a souvent quelques « simples », un pied de verveine ou de camomille, un très modeste « médeccinal ».

Voilà, si l'on peut dire, l'usage commun. D'un pays à l'autre, l'inventaire de ce jardinage rustique varie nécessairement, dans son contenu et dans les proportions de la place réservée à chaque légume. Comme le champ, le jardin est en rapport avec les aptitudes naturelles du pays ; il a sa signification géographique.

Mais il permet aussi des cultures délicates, que l'on ne saurait obtenir en pleine terre. Il est souvent protégé par la maison elle-même, par un mur ou une haie, et, dans cet enclos douillet, des plantes fragiles peuvent venir, qui ne supporteraient pas le grand air des champs. On y prend d'ailleurs quelques précautions pour que les plantes les plus fragiles y puissent trouver leur sécurité ; on leur donne un tuteur lorsqu'elles en ont besoin ; on couvre les jeunes plants d'une toile, d'un peu de paille, parfois d'une cloche de verre, si l'on craint les gelées ; si l'on doit repiquer, on établit une pépinière et, si on le peut, on la recouvre d'un châssis vitré. On multiplie les soins durant la végétation : on bine, on sarcle, on butte, on taille, on pince, on arrose. Le jardin est ainsi un milieu artificiel et, par là, sa culture échappe aux règles qui s'imposent au cultivateur dans le travail des champs.

Artificiel, il l'est dès le moment même de sa création. La parcelle qui lui est réservée reçoit des soins nombreux et exige des efforts permanents. Il est bêché, travaillé à la houe, à la pioche, à la bineuse, au râteau et la main y passe et repasse pour qu'il devienne capable de produire sans repos. Ce ne sont pas seulement ces attentions minutieuses qui le distinguent du reste de l'exploitation. La terre y reçoit des fumures abondantes et variées, le fu-

mier des volailles, les vidanges de la maison, les débris de la vie familiale, parfois — depuis qu'ils sont connus — des engrais minéraux. Il y a presque toujours dans un coin du jardin une fosse où se prépare un compost riche et complet. A la limite, le sol du jardin, épierré, ameubli, enrichi, n'a plus aucun rapport avec le sol naturel. De même, le jardin n'existe et ne prospère que s'il peut recevoir l'eau nécessaire aux légumes qui, généralement, en sont gourmands. On y pratique des arrosages variés, à la raie, en pluie, par déversement, etc... Quelles que soient les conditions climatiques du lieu où il est installé, on s'efforce de le maintenir en état de production et chaque saison, comme chaque culture, y impose un rythme particulier de la distribution de l'eau.

Le jardin est ainsi, à l'ordinaire, l'élément le plus complexe de l'exploitation. Sa puissance de production n'est pas directement en rapport avec les conditions du sol et les conditions climatiques du lieu où il est établi. Sa fécondité n'est pas naturelle ; elle est acquise, entretenue, perfectionnée. C'est ce qui fait dire à Olivier de Serres « qu'il excelle toute autre partie de terre arable, mesme en cette particulière propriété qu'il rend chaque année et à toutes les heures : là où quelqu'autre endroit que ce soit, le fonds ne rapporte qu'une seule fois dans l'année ou si deux, c'est si rarement que cela ne doit pas être mis en compte. »

\*\*

Le jardin peut donc apparaître dans l'exploitation comme le lieu où se concrétisent les progrès les plus marqués de la culture. En telle sorte qu'on le devrait considérer comme le fruit d'une longue évolution, que les champs n'ont enregistrée qu'avec un retard notable. Mais, en même temps, le jardin est sans doute l'image de ce qu'il y a de plus ancien dans l'agriculture.

Observons d'abord que les outils du jardinage sont, en général, d'une grande simplicité. Une partie en est, habituellement, de bois et longtemps ils l'ont tous été : pelle-bêche, râteau, plantoir. L'outillage du jardinier est souvent en fer, aujourd'hui, et ses formes se compliquent quelque peu, mais il est encore facile d'en retrouver les prototypes archaïques tels que le cultivateur savait les fabriquer lui-même, tels qu'il les utilisait, même dans ses champs. L'un des outils toujours présents dans le jardin, le plantoir, n'est rien d'autre que le bâton fousseur des

agriculteurs primitifs. Sans qu'il s'en doute, le cultivateur, au jardin, reproduit pour certains de ses ensemencements le geste vénérable de ceux qui, les premiers, ont laissé tomber dans un trou quelques graines, un fragment de racine ou de tubercule.

Allons plus loin. Le sol du jardin, devenu terreau, n'est-il pas sous l'influence directe de la vie familiale ? Ce sont les déchets de la nourriture, les déjections, ce fumier humain qui accompagne nécessairement l'existence du groupe familial, qui a servi à le former et qui continue à l'enrichir. Ne peut-on pas y voir l'image de ce mélange de terre et de débris de toute sorte qui s'accumulait autour des huttes préhistoriques ? L'hypothèse a été émise que c'est sur ce terreau que les primitifs ont probablement observé ce qui pouvait donner un ensemencement volontaire. Ils y ont vu des plantes de hasard, nées sans doute des restes de leur nourriture, se développer, plus fortes, plus productives que celles dont ils cueillaient les graines, les fruits, les racines, les tubercules. C'est donc peut-être là, dans cette sorte de jardin naturel, que sont nées les premières tentatives de la culture. S'il en est ainsi, le jardinage est sans doute l'héritage de ce très ancien passé où l'agriculture en était à ses balbutiements. Héritier et ancêtre, à la fois, le jardin représente en quelque sorte le terrain de l'expérience d'où sont sorties les pratiques agricoles.

Mais, d'autre part, s'il est vrai que l'agriculture soit fille de la cueillette — qui en était, suivant le mot d'Elisée Reclus « la préfloraison » — on peut penser que le jardin en reproduit mieux que le champ les premières données. A partir du moment où des populations faméliques ont essayé d'obtenir des récoltes régulières, se substituant en tout ou en partie aux cueillettes hasardeuses, le champ a révélé son infériorité fondamentale par rapport au jardin. Il n'a pu recevoir, en effet, que les semences capables de donner des récoltes sur un sol moins riche que celui du jardin, plus proche de son état naturel. Le cultivateur y a exploité longtemps ce qu'on a appelé la fertilité naturelle ; dans le jardin, il bénéficiait au contraire d'une fertilité acquise.

Cette fécondité ne s'entretenait et ne se renouvelait dans les champs que par le travail, même si le parcours des animaux ou leur élevage permettait parfois de leur apporter un peu de fumier. Le labour, au sens large du



terme, qui a pour but d'ameublir le sol et de le rendre capable de recevoir la semence a toujours été l'opération essentielle de la culture. Mais, la récolte enlevée, il était rare qu'on pût répéter l'ensemencement sur la même terre ; elle devait être mise au repos : la culture itinérante, les jachères alternées n'ont pas d'autre origine. La culture des champs était donc, dans la plupart des cas, discontinue dans le temps et discontinue dans l'espace ; les producteurs de blé n'abandonneront, en général, la jachère que tardivement, à partir du XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe occidentale. Dans les jardins, au contraire, la terre ne se repose pas ; elle rend, pour reprendre le mot d'Olivier de Serres, « chaque année et à toutes heures. »

Mais cette permanence et cette continuité de la production dans les jardins n'exigent pas seulement le renouvellement de leur fécondité, ce qui est relativement aisé, la parcelle jardinière étant habituellement de faible étendue. Il faut aussi, pour des raisons dont l'expérience seule a d'abord révélé le secret, que la succession des cultures y réponde à des règles relativement strictes. Le champ céréalière n'a montré aux anciens cultivateurs que la vertu de la jachère, et au mieux celle du travail de la parcelle au repos, apparemment gratuit. Le jardin offre davantage ; il donne au cultivateur le sentiment que plusieurs récoltes peuvent être demandées à la même terre, non seulement grâce à des fumures plus copieuses mais par le jeu des combinaisons de cultures. Sous toutes les latitudes, le jardin s'est trouvé le lieu de la culture intensive. Les agriculteurs noirs qui, sur leurs « lougans », pratiquent une agriculture temporaire, souvent itinérante, n'ignorent pas les possibilités qu'offrent les parcelles proches du village, gorgées de fumier, cultivées avec soin par les femmes. Dans un désordre qui n'est qu'apparent, le sol « y voit prospérer avec une prodigieuse fécondité : maïs, taros, patates, cotonniers, maniocs, potirons et autres, semés en vrac » comme le fait observer Jacques Richard-Molard et comme en avait donné la savoureuse description M. Jules Blache. En Europe, l'agriculture ancienne offrait un semblable contraste entre les champs soumis à la jachère bisannuelle ou trisannuelle ou plus longue encore et les jardins où, sur des planches bien ordonnées, se succédaient infatigablement les récoltes.

La leçon du jardin a été entendue par les paysans flamands dès le XIV<sup>e</sup> ou le XV<sup>e</sup> siècle. Si leur pays a été

alors à la tête de l'agriculture européenne c'est parce qu'ils lui ont appliqué les techniques de la culture jardinière. Peut-être faut-il voir aussi dans la « coltura promiscua » de l'Italie une forme de cette culture où sur de petites parcelles, vignes, arbres fruitiers et autres sont associés à des cultures céréalières, à des cultures fourragères, à celles de plantes à tubercules ou à racines, de telle sorte que le sol est exploité dans sa profondeur en même temps que dans sa surface. C'est aussi le principe des « joualles » de l'Aquitaine, des « huertas » de de l'Espagne et l'on pourrait multiplier les exemples.

Les jardins offrent donc aux agriculteurs comme une permanente et féconde leçon de choses. Féconde, à la condition qu'ils en aient conscience, qu'ils s'en puissent pénétrer et que les circonstances aidant (abondance démographique, proximité des villes où se procurer des fumures, etc...), ils puissent transporter en dehors de la parcelle privilégiée consacrée au jardinage, les techniques qui s'y appliquent.

\*\*

Il n'est peut-être pas excessif de penser qu'ils ont profité de la leçon beaucoup plus qu'on ne le croirait, à considérer l'obstination de leurs routines.

Rappelons-le : les anciens agriculteurs étaient avant tout des producteurs de céréales. La grande question était pour eux d'assurer la subsistance de leur famille ; la provision des grains à farine était l'essentiel de leur souci. Qu'ils cultivent les millets, les orges, les seigles, le froment ou le riz ou, à partir du XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle le maïs, ce sont les céréales qui les assurent le mieux contre la faim. Les ayant découvertes, les ayant mises en culture, ils ont acquis empiriquement les règles à observer pour obtenir — sauf aléas naturels — la régularité de leur production. Dès lors, ils s'efforcent d'y rester fidèles et, d'une génération à l'autre, ils se transmettent ne varietur les procédés par où sont assurées les récoltes. Tout se trouve ainsi, quant à cette culture fondamentale, pour ainsi dire bloqué : les opérations culturales, leurs méthodes et leur rythme, l'esprit qui les inspire et les explications sommaires par où elles se justifient. Abandonner ces pratiques ou simplement tenter d'en sortir pour en expérimenter d'autres, c'est courir l'aventure. Une aventure qu'on peut payer de dures souffrances et même de sa vie. Qui s'y essaierait ?

Il en est tout autrement au jardin. On y peut faire des expériences de toute sorte, on y peut rechercher la valeur de toutes les nouveautés ; on s'y peut livrer, sans risques, à toutes les curiosités, s'y décharger en quelque sorte de la contrainte des champs. Au plus mal, on n'en éprouverait qu'une gêne limitée et passagère. Le jardin n'a donc pas été seulement le lieu où se sont révélées et entretenues les plus fines habitudes du métier, les techniques les plus complexes ; il a été le lieu où les paysans de toutes les races, à toutes les époques, ont cherché à briser la gangue oppressive de la tradition.

Les ménagères y multiplient les expériences. Elles y introduisent la fleur nouvelle — nouvelle à leurs yeux — plus belle, plus riche de parfum, plus rare, que celles qui leur sont familières. Elles y sèment ou plantent quelques végétaux d'ornement et c'est à leur initiative que tant de jardins dans le sud-ouest de la France, se flattent d'un palmier insolite. Elles y sèment des variétés de légumes dont elles se sont procuré la semence, après en avoir apprécié le goût ou l'aspect. Elles y produisent quelques condiments peu habituels : un pied de piment, quelques touffes de thym, etc... Le paysan lui-même y fait des essais : celui du plant de vigne dont il voudrait connaître le comportement, celui de l'arbre fruitier qu'il n'apprécie encore que de réputation ; ces plantes nouvelles feront au jardin une sorte de stage en vue, peut-être, de leur adoption définitive et de leur transfert en pleine terre.

Mais, voici mieux. Tous les jardins du monde se sont enrichis progressivement et ce sont les jardins qui ont été pour bien des cultures nouvelles, la première terre d'accueil. On assure qu'à la fin du moyen âge, l'Angleterre était encore très pauvre en légumes. Dans « *The Feate of Gardening* », la liste est brève de ceux qui se cultivaient couramment, en dehors de la navette, des carottes, des panais, des raves et des choux qui pouvaient trouver place sur un coin de jachère. On trouvait, certes, dans les jardins, des « herbes pour le potage » et des « herbes pour la salade ». Pourtant, la reine Catherine, sous le règne d'Henri VIII, devait, assure-t-on, se fournir de salades dans les Flandres « parce qu'on n'en trouvait pas en Angleterre ». Au même moment, les oignons et les choux étaient importés des Pays-Bas. En 1651, Robert Child pouvait affirmer que quelques vieillards du Surrey, où fleurissait alors l'art du jardinage, avaient « connu les premiers jardiniers » venus de Hollande ou des Flandres

« pour planter des choux, choux-fleurs, et encore raves, carottes et panais, et semer des pois précoces... alors que nous en avons peu ou point en Angleterre. » Le même auteur prétendait qu'il aurait pu citer des lieux dans le nord et l'ouest de l'Angleterre où les noms de jardinage et de houe étaient à peine connus.

Initiés à cet art, les Anglais firent de leurs jardins une terre d'expérience. Ainsi en a-t-il été pour la culture du turnip dont on sait quel a été le rôle dans la transformation agricole de leur pays. Les agronomes en recommandaient l'emploi pour la nourriture des animaux, à l'imitation de ce qu'ils avaient pu observer aux Pays-Bas. Les fermiers ont hésité longtemps à l'incorporer à leur système de culture, mais il semble bien qu'ils l'aient d'abord essayé dans les jardins. Gooje qui, le premier peut-être, veut introduire les turnips dans les champs, note, en 1577, dans ses « Four Bookes of Husbandery » qu'ils sont connus en Angleterre « parmi les racines pour jardins » d'après un livre de recettes culinaires du XV<sup>e</sup> siècle ; dès 1542, ils étaient recommandés par Andrew Borde « bouillis et consommés avec la viande ». Dès lors, le temps est venu d'en faire, avec le trèfle, l'une des pièces maîtresses de la « nouvelle agriculture » anglaise, les fermiers ne seront pas tout à fait devant une plante inconnue ; ils pourront suivre sans crainte les exemples donnés par les riches propriétaires et recommandés par les agronomes.

Mêmes expériences jardinières, et un peu partout, en ce qui concerne la pomme de terre. On connaît son histoire, au moins dans ses grandes lignes. Si elle est encore, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, réputée un « manger à cochons », s'il a fallu attendre les disettes de l'époque des guerres révolutionnaires pour qu'elle se popularise tout à fait, du moins est-il sûr que bien avant Parmentier, elle avait été essayée ici où là dans les jardins. Olivier de Serres la cultivait dans son jardin du Pradel sous le nom de « cartoufle » (corruption de « kartoffel » ?). En Berry, l'assemblée provinciale note, en 1786, que la pomme de terre est cultivée dans les jardins de Boussac, avec les navets et les carottes. A Saint-Benoît-du-Sault, on commence alors à la connaître et « quelques curieux » en tentent la culture parmi leur jardinage. Il est vraisemblable que de pareils essais précautionneux et timides, ont précédé partout l'emploi de la pomme de terre sur un coin de jachère d'abord, en rotation régulière ensuite avec d'autres cul-

tures où elle participera à la « révolution agricole » du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il est plus difficile de savoir s'il en a été de même du maïs. Mais à observer que dans certains jardins du sud-ouest de la France, on voit quelques pieds des nouveaux maïs hybrides soumis à l'expérience, on peut penser qu'avant de l'introduire dans les champs, les paysans en ont essayé la culture au jardin. En tout cas, il paraît certain que c'est là qu'ont été placés d'abord les haricots, accompagnement fréquent du maïs, dans les champs aquitains.

\*  
\*\*

Ainsi, si le jardin est, en un certain sens, l'élément le plus archaïque de l'agriculture, il en est aussi l'élément le plus progressif. Il est le conservatoire des anciens usages et des techniques du travail à la main ; mais il est en même temps le lieu où, dans l'exploitation, cherche à s'exprimer la personnalité cachée du paysan : son goût pour le travail minutieux, son amour de la terre amoureusement retournée, transformée, enrichie et, pour ainsi dire, chargée d'humanité.

C'est au jardin familial que se sont formées d'ailleurs les techniques maraîchères. Mais en se détachant de la ferme, les jardins spécialisés ont acquis leur autonomie ; ils sont entrés dans un nouveau contexte économique. En même temps, l'expérimentation agricole s'est transportée sur le champ lui-même ou sur des parcelles dont la culture est soumise à une surveillance scientifique. Le jardin familial perd ainsi progressivement une part au moins de son ancienne destination. Il ne s'inscrit plus dans le paysage rural qu'en fonction des besoins domestiques et même alors, il est orienté, guidé, dirigé en quelque sorte par une connaissance acquise en dehors de l'expérience propre du paysan. Il devient distraction et jeu et son utilité n'est ressentie que dans la mesure où subsistent d'anciennes habitudes et où le commerce des légumes ne pénètre qu'à demi. Mais à le considérer dans son histoire, dans son ancienne vocation, il porte témoignage de la mentalité paysanne et des démarches qu'accomplit le cultivateur aux prises avec les nouveautés. Il est ainsi une expression de la civilisation agricole, plus riche qu'on le pourrait croire, à ne le considérer que dans la faiblesse de son étendue et dans la médiocrité de son rôle économique.

Daniel FAUCHER

## EN CETTE NUIT DE NOËL



*Je suis venu chercher dans l'étable sacrée  
Avec ces pauvres gueux descendus des coteaux,  
Un enfant dépourvu du moindre des berceaux  
Une étoile brillait sur la porte d'entrée.  
Elle était là, sa mère, et saint Joseph aussi  
Qui souriaient ensemble...*

*Alors, dans la nuit claire,  
Un ange est apparu revêtu de lumière.  
— Il est venu pour vous le temps du Fils de l'Homme,  
Le temps de la cassure et le temps d'espérer.  
Il est né celui qui s'apprête à racheter  
Le monde par son sang. Et voici qu'il se nomme  
Et voici qu'il se montre ».....*

*O cher petit enfant,  
Si fragile et quand même avec sur ton épaule,  
Le poids d'une ère neuve et la mort qui te frôle  
Pour ainsi le vouloir et la fin qui l'attend  
Sur la croix d'infamie.....*

*O toi, venu du Père,  
Laisse-moi me pencher sur ton visage plein,  
Et toucher tes cheveux et te prendre la main  
Et chercher dans tes yeux le salut de la terre.*

ALBERT VARNET

## **In memoriam...**

---

---

---

---

---

---

# **Francis POULENC**



« .....La variété, n'est-ce pas la plus belle chose dans la vie, dans l'art ? Ne me trouveras-tu pas trop présomptueux si je me place à côté de toi pour te dire « nous sommes deux honnêtes hommes. »

Je t'embrasse en fraternelle affection,

Arthur HONNEGER

(lettre à Poulenc, 10 mai 1954).

Au fur et à mesure que, la voix chancelante d'émotion, Bernard Gavoty apprenait à son auditoire J.M.F. la mort soudaine de Francis Poulenc, qu'un message téléphonique venait de lui révéler, tous les fervents musiciens rassemblés en notre théâtre de Valence au soir du 30 janvier 1963 se reportaient cinq années plus tôt, et associaient par la pensée une silhouette souriante et détendue à celle toujours élégante de Gavoty lorsque, venus tous deux à Valence, sur l'invitation de Mme Lançon, ils avaient tiré sur cette même scène un étincelant feu d'artifice d'esprit... et de musique.

Accompagnant leurs souvenirs, Gavoty retraçait cependant, à très grands traits, mais avec une justesse de

ton qui n'appartient qu'à lui, le visage du disparu en soulignant l'essentiel de sa carrière.

Cette carrière, lorsqu'on lui porte quelque attention, frappe par deux points dominants qui, semble-t-il, ont été les deux parallèles entre lesquels est passé le chemin de son inspiration : la foi religieuse (un instant oubliée, mais retrouvée avec toute la force de la sincérité) et l'amitié.

Amitié d'une qualité rare mais qui élargit à « grand angle » l'horizon intellectuel du jeune Poulenc. Contacts humains. rencontres des pensées les plus diverses dont il tire bien évidemment un enrichissant bienfait mais dont sa personnalité profonde ne saurait être altérée.

Il est destiné, certes, dès le berceau, à la musique. Tout bébé encore, les sons d'un piano-jouet l'enchantent tout autant que les résonances des plus subtils « enchaînements ravéliens » émerveillent son oreille d'adolescent.

Il est influençable ? Pas exactement : il est « influencé » certes par ses aînés : Chabrier, Debussy, Stravinsky ; mais ses goûts sont très franchement marqués lorsqu'il déclare n'aimer ni Bach, ni Fauré, ni Wagner.

Son « Dieu » en musique est Mozart, mais il reconnaît qu'il doit au tour de chant de Maurice Chevalier, de précieux conseils de prosodie. Goût du paradoxe ? instabilité d'un « Capricorne » non pas, mais bien plutôt vaste ouverture d'une intelligence aiguë qui se refuse à adopter, à priori, le chemin tout fait de tel clan ou de telle chapelle...

Son appartenance au « Croupe des Six » qui le fait prendre place parmi les gens aussi divers d'expression qu'Auric, Honneger, Germaine Tailleferre, Milhaud et Durey lui conserve cependant une totale indépendance défendue par la profonde amitié qui le lie à ses « confrères » d'alors, tous nouvelle vague de l'époque, tous réagissant de toute la force de leur jeunesse contre l'aspect désuet à leurs yeux, de l'impressionnisme, tous aidés en leurs entreprises artistiques par un violoncelliste : Félix Delgrange, devenu plus tard imprésario de Georges Thill, que j'ai connu à la fin de sa vie alors qu'il ne lui restait plus rien qu'une moisson de souvenirs qu'il a voulu emporter avec lui seul, à l'heure fixée par le destin.

Le Poulenc des années de jeunesse doit beaucoup aussi à l'influence intellectuelle d'une femme exceptionnelle : Raymonde Linossier. C'est par elle qu'il pénétrera dans



le monde des lettres d'alors, dont certains noms se retrouveront plus tard en sous-titre de ses œuvres : Claudel, Léon-Paul Fargues, Radiguet, Cocteau, Léon Daudet, Max Jacob et Appolinaire, dont Henri Hell disait : « Francis Poulenc enlève aux marionnettes d'Appolinaire le cylindre qui leur tient lieu de cœur et leur rend ce cœur que le poète leur a refusé. »

Poulenc doit aussi à l'amitié de Raymonde Linossier d'avoir été le compagnon de route intellectuel d'un Braque, d'un Picasso, de Marie Laurencin, comme il doit à celle de ses bons et excellents maîtres Vines et Kœchlin d'avoir, chez la cantatrice Jane Bathori, déchiffré le premier, au piano, tous les trésors (et Dieu sait s'ils sont nombreux !) qui sont éclos à la vie musicale au début de notre siècle.

Son œuvre entière est marquée, bien entendu, de ses constants échanges intellectuels, conscients ou subconscients.

Il n'est pas dans mon propos de faire une analyse plus détaillée qui nous ferait rapidement sortir du cadre de ces quelques lignes, mais tous ceux pour qui la musique de Poulenc n'est pas totalement inconnue savent, en écoutant « **Les Biches** », en écoutant « **Le Bestiaire** », « **Le Concert champêtre** », le « **Dialogue des Carmélites** » et « **La voix humaine** », pour ne citer que les « plus publics », distinguer aisément toutes les caractéristiques si françaises d'un art tout d'équilibre, d'élégance ou la mélodie, élément essentiel, chemine de concert avec la parole sans jamais s'y asservir ; où la construction même, dépouillée de toutes les lourdeurs d'une technique abusive, où la construction s'aère à chaque ligne et laisse à la compréhension tout le loisir de pénétrer jusqu'à l'essence même de l'œuvre pour en goûter pleinement la valeur.

Ceux pour qui la chronologie des compositions de Poulenc est plus familière, savent encore discerner un tournant : celui de 1935 où l'annonce de la mort accidentelle d'un autre grand musicien français Pierre-Octave Ferroud est pour Francis Poulenc le choc déterminant d'un profond retour à la foi, instantanément concrétisé par un pèlerinage solitaire à la Vierge de Rocamadour, que prolongent pour nous les admirables « **Litanies à la Vierge Noire** » dont je ne puis oublier personnellement l'impression ressentie, alors qu'adolescent j'en entendis la première audition.

Dès lors, la Messe (à la mémoire de son père) le « Stabat Mater », l' « Exultate Deo », le « Salve Regina », les « Quatre Motets pour le temps de Noël », l' « Ave Verum Corpus », sont autant de témoignages d'une croyance qui, loin de fuir la vie à la recherche d'une stérile austérité, s'y intègre, au contraire, avec la luminosité d'inspiration d'un Gabriel Fauré qui aurait dépouillé la douceur un peu figée d'un ange de vitrail.

« Que Dieu m'éloigne des saints mornes », voilà une profession de foi qui, en peu de mots, justifie que le dialogue des carmélites puisse rejoindre le surréalisme des Mamelles de « Tiresias », sans qu'il soit, pour cela, question d'évolution, de reniement, ou qui plus est, de sacrilège.

N'est-ce pas là la caractéristique d'une heureuse largeur de pensées qui, dans sa diversité d'aspect, conserve au plus profond d'elle-même la marque d'un génie qui ne se veut point distant, qui rejette la sévérité creuse de l'académisme, pour embellir le temps d'une œuvre, les minutes de notre vie quotidienne et justifier pleinement la gratitude du souvenir adressé à celui qui, de 1899 à 1963 a été pour nous, selon la si jolie parole de Cocteau :

« Une âme amie habitant parmi ses frères. »

Pierre BEGOU







# La véridique histoire d'Alphonsine

•

Je connais une femme qui a trouvé le bonheur. Mettons qu'elle s'appelle Alphonsine et qu'elle vive dans la Drôme. Mais elle est née dans l'Ardèche.

Son enfance ? Alphonsine la résume elle-même par cette expression elliptique de son pays : « Je gardais ». Dès qu'elle a pu trotter, elle a commencé à « garder » avec Mémé, ou, plutôt, en ce temps lointain, Mémé « gardait » indistinctement les chèvres, les brebis, la petite et les agneaux. Mais, l'âge venant, Mémé, assise sur un rocher plat, au bout du champ, laissait tomber, de plus en plus souvent, son tricot au creux de son tablier, puis son menton rejoignait sa poitrine dans de longues somnolences. Le tour d'Alphonsine était venu de veiller, dans un même amour, sur Mémé et sur les bêtes.

Par un accord tacite entre ses parents qui avaient besoin d'elle et elle-même qui préférait sa vie de bergère, les jours passés à l'école lointaine du village furent réduits au minimum.

Le temps s'écoulait ainsi, paisible, dans les collines peuplées de bruits et de musiques. Il y avait la grande plainte du vent dans les pins et les châtaigniers, le chœur des grenouilles chaque soir renaissant, et tous les chants d'oiseaux qu'Alphonsine distinguait avec une sûreté infailible : en traits rapides de la calendrelle célébrant la gloire du soleil, de plus en plus aigus à mesure qu'elle s'élançait plus haut, la joie en trilles du merle picorant les prunelles des buissons, les coups brefs et les cris du pivert à la recherche d'une fourmi sous l'écorce. Et, surtout, Alphonsine vivait de la vie de ses bêtes qui, toutes, du bélier

cornu à l'agneau flageolant, du chevreau impatient au gros bouc puissant, répondaient, dociles, aux appels gutturaux qu'elle leur lançait à travers champs, mieux encore qu'aux jappements et aux morsures légères du bâtard aux doux yeux qui lui servait d'auxiliaire.

Cependant, la vie continuait à la ferme et, le soir, Alphonsine prenait volontiers sa part des travaux du ménage. Mais seule, la neige, l'empêchait, au matin de dévaler vers ses prés familiers, le troupeau tintinnabulant à ses talons.

L'agnelage était son souci constant, comme aussi son triomphe et sa joie.

— Alors, Alphonsine, c'est pour quand cet agneau ? lui demandaient ses frères.

Avec une précision sans défaut, elle annonçait la naissance attendue. Toutes les dates s'enregistraient sans peine dans son cerveau et dans son cœur et vous l'auriez fort étonnée en lui parlant du vide de sa vie.

Pourtant, autour d'elle, ses frères prenaient femme ; si bien qu'un jour, les parents morts, le frère aîné devint maître de la ferme et la nouvelle fermière s'avisa qu'une enfant de l'Assistance remplacerait aisément sa belle-sœur comme bergère. Alphonsine fut donc placée à la ville. C'était alors, tôt ou tard, le lot des filles, à la ferme, quand il y avait des garçons.

Elle soigna les enfants des autres comme autant d'agneaux confiés à sa garde, acceptant comme une loi naturelle qu'ils lui soient enlevés alors qu'ils commençaient à l'aimer. Les bergères savent bien qu'on ne garde pas toujours les agneaux.

Mais lorsque les vacances de ses maîtres la ramenaient, l'été, à la campagne, Alphonsine sentait comme un irrésistible appel. Ah ! rester là à nouveau, assise à même la terre, à surveiller des yeux les dos laineux des brebis, dans la douce paix des sonnailles signalant l'écart des chèvres !

Aussi lorsque, vieillie, affligée de rhumatismes, elle ne put plus servir, Alphonsine, sans y avoir même réfléchi et sans chercher plus loin, s'installa dans la campagne proche de la ville de sa dernière place. C'était dans la Drôme, et c'est là que je l'ai connue.

••

Elle avait élu domicile dans une ferme abandonnée, le long de la route 7. A l'abri des platanes encore intacts qui la cachaient aux passants, en retrait d'un fossé herbeux, la maison alignait ses bâtisses basses et ses fenêtres qui, à chaque espacement des troncs aux écorces plates, jetaient un regard curieux sur la route. Alphonsine prenait beaucoup de plaisir à voir passer ainsi, sans être vue, les promeneurs et les voitures.

Elle avait aménagé les deux seules pièces qui possédaient encore une toiture. La première était pour elle, avec un fourneau, un bahut et un lit. Contiguë et communiquant avec celle-ci par une ouverture sans porte, une pièce plus vaste où du foin s'entassait, abritait son troupeau. Car le premier soin d'Alphonsine, une fois sa liberté recouvrée, avait été d'acheter, sur ses maigres économies, une chèvre, puis deux, puis un bouc et elle possédait maintenant un petit troupeau d'une douzaine de bêtes.

Il y avait derrière la maison un grand pré ombragé d'un rideau de frênes, qui assurait la nourriture de la famille caprine et la vente du lait, des fromages et des chevreaux était bien suffisante pour assurer celle d'Alphonsine. Aussi, tout ce monde vivait très heureux.

Mais, après le redoutable hiver de 56, cette paix parut bien compromise. Le gel avait fendu les dernières tuiles du vieux toit, les plafonds vétustes s'effondraient et, à chaque pluie, des gouttières inondaient la litière des bêtes.

Au village, des âmes sensibles s'inquiétaient ; non pour les bêtes, mais pour cette vieille femme exposée aux intempéries. Car il pleuvait aussi sur le pauvre lit d'Alphonsine, si bien que, mues par une généreuse compassion, elles étaient venues lui proposer la sécurité de l'hospice.

— Je veux bien, dit Alphonsine. Car il y aura aussi une petite étable pour mes bêtes ?

Et, devant la réponse négative :

— Alors, je ne pars pas... Que deviendraient mes chèvres sans moi ? On ne peut pas, n'est-ce pas, me forcer à partir ?

Dès lors, Alphonsine vécut dans le drame et l'angoisse. Chez elle, comme chez tous les êtres simples et incultes, subsistait une terreur ancestrale du Pouvoir et de ceux qui le détiennent.

Mais, quoique désespérée, ferme était sa volonté de ne pas se séparer de ses bêtes.

Un premier apaisement lui fut donné lorsque des mains secourables tendirent une bâche sur le toit de l'étable. Désormais, les bêtes étaient à l'abri et la naissance des chevreaux ne serait pas compromise.

Quand il pleuvrait chez elle, elle irait coucher avec le troupeau, tout simplement !

— Venez, venez les voir, mes bêtes, comme elles sont belles et comme elles sont heureuses, maintenant ! me dit-elle, à ma première visite.

Derrière elle, aussitôt, vinrent, à son appel, le grand bouc confiant, aux cornes blondes et aux yeux d'or, puis les belles chèvres pleines, les biques allaitant, aux lourdes mamelles et les jeunes chevrettes aux cornes imprécises, toutes serrées autour de lui, et je reculai pour mieux contempler ce groupe indissociable de la chevrrière et de son troupeau, émouvant tableau qu'un rayon de soleil, à travers les tuiles disjointes du vieux toit, nimбай d'une lumière de gloire. Dans l'air circulait comme une promesse de miracle.

\*  
\*\*

Et le miracle vint. Les mêmes jeunes secourables qui avaient tendu la bâche, transportèrent, un jour, sur le pré, un vieux wagon désaffecté qui, depuis longtemps avait cessé tous voyages. Ils le divisèrent par une cloison en deux pièces communicantes, comme dans la vieille ferme, et y installèrent mobilier, foin et bêtes...

Les grands yeux toujours bleus d'Alphonsine reflètent maintenant la plus grande sérénité car ils contemplent avec confiance, au delà du présent, un avenir peuplé de générations sans failles, de chèvres et de chevreaux. Si, comme disent les philosophes, il existe à côté du bonheur de « l'avoir », celui de « l'être », Alphonsine les détient pleinement tous les deux. Elle a le premier, puisque ses pauvres biens lui suffisent, mais elle a surtout le second, par son oubli de soi et l'amour infini que sa riche nature lui permet de répandre à profusion sur les créatures qui lui sont confiées.

Alphonsine, simple chevrrière, merci pour la grande leçon de courage et de sagesse que j'ai reçue de vous.

Idelette LIENARD

P.-S. — « Les jeunes secourables » auxquels je fais allusion, sont les secouristes de la Croix-Rouge de Valence.



# L'énigme de la mort de MOLIÈRE

•

Molière est mort le 17 février 1673, et les circonstances de son décès sont assez mystérieuses pour qu'on y voie une « énigme ». Malheureusement, je ne suis pas en mesure d'en donner la solution : à la différence du roman, l'histoire satisfait rarement notre curiosité.

On croit communément que Molière est mort en scène, à la fin d'une représentation du « Malade imaginaire ». C'est inexact : pris d'un malaise au cours du ballet final (vers 19 heures), il fut reconduit, dans sa chaise à porteurs, par l'acteur Baron jusqu'à son domicile, au 40 de la rue de Richelieu. Rien ne semblait indiquer que l'indisposition fût grave. Baron aida Molière à monter jusqu'à sa chambre, au 2<sup>e</sup> étage. Molière se mit au lit, et pria Baron d'aller demander à sa femme une drogue pour dormir.

Armande était rentrée plus tôt, car elle ne figurait pas dans le ballet final. Il faut croire que le rapport de Baron ne l'alarma guère, car elle ne monta même pas voir son mari, et donna la drogue. Nous ne verrons plus Armande de la soirée, et cela ne manque pas de surprendre. Le ménage, certes, ne marchait plus très bien ; mais on s'étonne à bon droit que l'épouse ait été écartée des derniers moments, ou qu'elle se soit si peu souciée des convenances. Pas davantage nous ne verrons la servante fidèle de Molière monter dans la chambre.

Il faut croire que Molière n'absorba pas la drogue destinée à le faire dormir, et que son état s'aggrava, car vers

21 heures, nous trouvons dans sa chambre une compagnie surprenante : deux religieuses, « de celles qui viennent ordinairement à Paris quêter pendant le carême et auxquelles Molière donnait l'hospitalité ». un gentilhomme nommé Couthon, dont nous ne savons rien et dont la présence est l'élément le plus troublant de notre énigme, « plusieurs autres personnes » non désignées par le récit de Baron, et enfin son beau-frère Jean Aubry (le mari de Geneviève Béjart). Si l'on a appelé le beau-frère, c'est que l'état du malade est devenu inquiétant : pourtant, <sup>iii</sup> Armande ni la servante ne daignent monter.

Molière se sent mal, il réclame un prêtre, que Jean Aubry va chercher, non sans mal, semble-t-il, car c'est seulement vers 22 heures 30 qu'il en ramènera un, trop tard. Molière réclame, en outre, sa femme, et Baron va l'avertir, mais elle ne se dérange toujours pas !

Bientôt Molière expire entre les bras de l'énigmatique Couthon. Personne ne paraît avoir songé à appeler un médecin : au surplus, l'un d'eux se serait-il dérangé pour celui qui les avait tant raillés ? La cause de la mort est simplement rapportée dans cette phrase : « Dans les grands efforts qu'il avait fait pour cracher, il s'était rompu une veine dans le corps. » Thomas Diafoirus aurait fait un diagnostic plus savant, mais nous n'en saurons pas davantage.

Les deux religieuses jouent un rôle bien effacé, mais le gentilhomme Couthon paraît avoir été plus occupé. C'est lui, en effet, qui, selon toute probabilité, fit main basse sur tous les papiers du défunt. Mais qui l'en avait charge ? Baron, dont le récit, manifestement sincère, constitue notre seule source d'information, paraît n'avoir rien compris à la scène qui se jouait. Nous n'avons d'ailleurs pas son récit direct, mais seulement la version qu'en rédigea un certain Grimarest, d'après Baron.

Une grande incertitude plane donc encore sur les causes et circonstances de la mort de Molière, et cela dut bien frapper les contemporains, car Bossuet écrira : « La postérité saura PEUT-ETRE la fin de ce poète comédien. » Le secret a été bien gardé, et la postérité ne sait toujours rien.

L'élément essentiel de l'énigme réside, à coup sûr, dans la disparition des papiers. Pour ce qui se trouvait dans la chambre ou dans la maison, on peut soupçonner Armande de l'avoir ôtée ou détruite par précaution. Mais ce n'est cer-

tainement pas Armande qui a fait le vide ailleurs. La *razia* paraît avoir été fort bien organisée, car tout ce qui était de la main de Molière a disparu partout. Hors quelques quittances où figure sa signature, nous ne possédons pas une ligne manuscrite de l'auteur de « Tartufe » !

Cependant, il devait exister, en bien des endroits, des lettres de Molière. Outre la direction de sa troupe, il remplissait la fonction d'organisateur des fêtes de la Cour, et l'on n'imagine guère qu'il ait pu remplir ce rôle sans correspondre avec divers corps de métier : on n'en a jamais retrouvé nulle part la moindre feuille. Toute sa correspondance a disparu, et c'est en vain que les érudits en ont recherché le moindre fragment.

On doit également supposer que Molière conservait des brouillons de ses pièces et, probablement, des fragments, des plans de pièces inachevées : rien de tout cela n'a survécu, pas plus que la traduction de « Lucrèce », à laquelle nous savons qu'il consacrait ses loisirs.

Il y a plus : les originaux des placets adressés au Roi, et notamment les trois placets présentés en faveur de « Tartufe », ont disparu des archives royales ! Tout a été escamoté.

Pourquoi cet acharnement ? A vrai dire, nous n'en savons rien. Pas plus que nous ne savons pourquoi, brusquement, en 1673, Molière venait de perdre la faveur du roi, au point que le « Malade imaginaire » avait été refusé à Versailles.

On a soupçonné, probablement à juste titre, les intrigues de Lully, mais ce n'est pas suffisant pour expliquer cette brusque disgrâce, où il faut certainement voir une revanche des dévots de la « Cabale ». Depuis 1673, un jésuite, le Père Ferrier, était devenu le confesseur du roi. L'année 1673 est celle qui voit naître l'influence de la Veuve Scarron, à laquelle le roi confère, d'un coup, 100.000 livres de rente et le domaine de Maintenon. Tout cela n'est sans doute pas étranger à la défaveur de l'auteur de « Tartufe ». Mais la saisie occulte de tous les documents et manuscrits suppose une opération de police, dont l'origine et le sens nous échappent.

On aimerait donc être mieux renseigné sur le gentilhomme Couthon, si opportunément venu assister aux derniers moments (cependant non prévus, semble-t-il) de Molière, et qui disparaît comme par enchantement, avec les autres assistants, après avoir tenu le moribond dans ses nobles bras.

Le beau-frère, Jean Aubry, est en tout cas hors de soupçon, car il est parti vers 21 heures à la recherche d'un prêtre. Deux ont refusé de venir. Lorsqu'il arrive, en compagnie d'un troisième qui a consenti à se déranger, Molière est mort depuis une heure.

Cette fois, Armande a consenti à monter ; elle est arrivée en compagnie de Baron, mais n'a plus trouvé qu'un cadavre. Tous étaient donc absents, lorsque Molière rendit le dernier soupir, tous, sauf l'énigmatique Couthon, dont personne n'entendra plus parler, et sans doute les deux religieuses.

Alors, Armande, jusque-là si indifférente, va déployer une activité fiévreuse pour obtenir à son époux une sépulture religieuse. Le curé de la paroisse s'y refuse : en qualité de comédien, Molière est mort excommunié, et le prêtre, arrivé trop tard, n'a pu lui faire prendre l'engagement de renoncer au théâtre. Armande s'adresse à l'archevêque de Paris, Mgr de Harlay. Elle fait valoir que son mari hébergeait deux religieuses et avait appelé un prêtre à ses derniers moments ; elle prétend même que, l'année précédente, il aurait communié pour Pâques. Point convaincu, l'archevêque prescrit une enquête. Le temps passe...

Il ne restait plus qu'à s'adresser au roi, dont un mot aurait suffi. Mais le roi se dérobe : c'est une question qui relève de l'autorité religieuse seule. On voit que la faveur royale, qui avait si longtemps protégé Molière, ne survit pas à sa mort !

Finalement, au bout de quatre jours, on transige. L'archevêque accorde la sépulture religieuse, mais à condition que ce soit sans aucune pompe, avec deux prêtres seulement et de nuit. Aucune messe ne devra être dite « dans aucune église des réguliers » pour le repos de l'âme du comédien.

L'enterrement eut lieu le 21 février, à la lueur des torches. Selon un témoignage tardif de Tilton du Tillet, Molière aurait été inhumé dans le lieu réservé aux enfants morts sans avoir été baptisés ; mais cela concorde mal avec l'autorisation archi-épiscopale sur la sépulture ecclésiastique, et nous préférons en croire un autre témoignage anonyme, selon lequel Molière aurait été inhumé dans une fosse, au pied de la croix. Il n'y demeurera d'ailleurs point, car son corps changera plusieurs fois de place par la suite... à supposer que ce soit bien le sien.

On retiendra, de ces péripéties macabres, que l'Eglise n'avait pas pardonné les audaces de « Tartufe » et de « Don Juan ». Mais n'est-il pas surprenant que Louis XIV ait souscrit à ces obsèques clandestines ? Tout ce qu'il trouve à répondre à l'archevêque, c'est « d'éviter l'éclat et le scandale ».

On remarquera aussi l'absence totale de réaction chez les amis de Molière. Tous, y compris le fidèle Boileau, on les croirait frappés de paralysie, personne ne semble avoir osé intervenir en faveur du pestiféré, comme si tout le monde savait par avance l'inutilité d'une démarche.

A la Cour, on semble observer le plus grand silence sur la disparition du directeur de la troupe royale, dont certains avaient cependant quelques raisons de se réjouir ou de s'attrister.

Molière est-il bien mort ? On pourrait en douter. Son acte de décès est nul, car il n'est signé d'aucun témoin. A la Cour, la disparition du grand auteur semble passer inaperçue. Bien plus, les gazettes n'en soufflent mot. La « Gazette de France » signale, en ce mois de février 1673, la mort de personnages obscurs comme le P. Lalemant ; elle mentionne celle de M. de Mesmes : pas un mot sur la mort de Molière.

Ce silence dut bien intriguer les contemporains, car un inconnu rime alors le couplet suivant :

*Ci-git un grand acteur que l'on dit être mort,  
Je ne sais s'il l'est ou s'il dort.  
Sa maladie imaginaire  
Ne saurait l'avoir fait mourir :  
C'est un tour qu'il joue à plaisir,  
Car il aimait à contrefaire.  
Quoi qu'il en soit, ci-git Molière.  
Comme il était grand comédien,  
S'il fait le mort, il le fait bien.*

Telles sont les données de notre énigme, que j'ai très largement puisées dans G. Lenôtre, qui ajoute : **Oui, oui, il y a là du ténébreux, et la suite de l'histoire semblerait prouver qu'une main puissante dirigeait ces hasards.** »

Les historiens ont essayé sans succès de percer le sens de ces mystères. Un seul fait paraît assuré, celui de la mort de Molière. En 1677, sa veuve se remaria avec un obscur comédien du nom de Guérin dit du Tricher ou

d'Estrichet. Le roi ne s'est plus intéressé à cette femme, qui s'est empressé d'oublier son illustre premier mari. Peut-être en aurait-il été autrement si l'enfant d'Armande et de Molière, dont Louis XIV avait été le parrain le 19 janvier 1664, n'était point mort en novembre de la même année ; mais ce grand Honneur est déjà lointain.

Que Molière soit tombé en disgrâce peu avant sa mort, cela ne saurait faire de doute, mais nous en ignorons la raison. Il faudrait, à mon avis, chercher moins dans un fait nouveau ou quelque calomnie, que dans le changement survenu à la Cour et dans l'esprit du roi. L'année 1673 est le tournant du règne, où nous voyons les dévots l'emporter.

Or Molière est suspect d'athéisme. Sans doute cet appel au prêtre, à la dernière heure, plaiderait en faveur de convictions moins assurées, mais on aimerait savoir si Molière était encore lucide, si l'appel émanait bien de lui. En tous cas, ce geste symbolique fait difficilement oublier les railleries de « Don Juan » et de son valet à l'égard de la religion. Il ne saurait faire oublier que les fréquentations de Molière étaient fort suspectes : s'il ne reçut pas lui-même l'enseignement du matérialiste Gas-sendi, il était lié avec ses disciples, Chapelle, Bernier, Cyrano ; il traduisait « Lucrèce ». Tout cela pourrait bien avoir été « orchestré » par les dévots, acharnés à la perte de l'audacieux auteur de « Tartufe ». Sans doute Molière avait-il toujours été assez prudent, et il ne pouvait afficher des opinions « libertines », s'il voulait que ses pièces fussent jouées. Comme le remarque très justement Antoine Adam, dans son « Histoire de la littérature au XVII<sup>e</sup> siècle », si Molière était incroyant, nous ne le saurons jamais, car il avait lui-même l'intérêt le plus impérieux à le cacher. Mais ses ennemis ont bien pu trouver assez d'arguments pour en convaincre le roi ! (1)

La disgrâce où était tombée l'auteur se reporta sur son œuvre. Moins de six semaines après sa mort, son théâtre était fermé par ordre du roi (Lully y installera bientôt

---

(1) L'enquête de l'archevêque de Paris sur les pratiques religieuses du comédien ne dut pas l'édifier, car, s'il accorda la sépulture religieuse clandestine pour éviter l'éclat et le scandale, il jugea utile de préciser que c'était « sans avoir AUCUNEMENT égard aux preuves résultantes de l'enquête faite » par son ordonnance. Il faut beaucoup de bonne volonté pour voir là une confirmation des allégations d'Armande sur la communion de Pâques.

son Opéra). Sa troupe est réduite au chômage ; elle sera, quatre ans plus tard, fondue avec celle de l'Hôtel de Bourgogne. Aucune pièce de Molière ne sera plus jouée à la Cour, sauf le « Malade imaginaire », une fois en 1674, et l'on assure que ce fut par mégarde. Le roi, qui avait pris tant de plaisir aux comédies de Molière, ne voulait plus ou ne pouvait plus les voir.

Tout cela demeure étrange, et s'éclairerait sans doute si nous savions quelles raisons avait la nouvelle favorite d'en vouloir à Molière. Qui sait si elle ne lui en voulait pas encore, onze ans après, d'avoir utilisé dans « L'École des femmes », une nouvelle de Scarron, la « Précaution inutile » ? C'est un prétexte bien mince pour un tel acharnement, mais on a vu des haines littéraires n'ayant pas de fondement plus solide !

Guy FAU



## Pourquoi n'es-tu pas là ?



*Dans le pré reverdi, je suis venu m'asseoir ;  
Près de moi, la nature en sa robe d'espoir,  
annonce le printemps. La jeune pâquerette  
a remis son grand col. Dans leur robe de fête,  
amandiers, cerisiers, éclatent de bonheur,  
au vaste paradis de cette plaine en fleur.  
Les cyprès, cierges bruns de la chaude Provence,  
frémissent doucement... Je songe à ton absence...  
Pourquoi n'es-tu pas là ?... Comme ce serait beau  
de pouvoir, tous les deux, poser notre fardeau  
de soucis, de chagrins, peines journalières,  
de gravir, enlacés, la colline aux bruyères,  
d'écouter les oiseaux cachés dans les buissons,  
moduler tendrement leurs plus belles chansons.  
Pourquoi n'es-tu pas là, toi, ma seule richesse,  
pour que vive mon cœur, assoiffé de tendresse ?*

.....  
*Tu m'as écrit cela : Comment aurais-je pu  
demeurer loin de toi ? Ton appel entendu,  
j'ai pris pour le Midi, le train le plus rapide,  
demandant à l'amour de me servir de guide.*

MARIE LAURANDRÉE



## NOTE DE LA REDACTION



Mme Marie Laurandree et le secretaire perpetuel Andre Milhan (qui a collabore avec M<sup>e</sup> Vallentin du Cheylard pour la notice consacree au poete Alain Borne), s'excusent d'avoir, en somme, publie chacun deux « articles », contrairement a la regle appliquee a leurs confreres..

Mais c'est qu'Andre Milhan est responsable de la tenue et de l'atmosphere generale des « CAHIERS DROMOIS » : un hommage devait etre rendu a tous les recents disparus de l'Academie Dromoise; Mme Marie Laurandree, qui nous avait donne un court poeme, etait, les connaissant bien, la plus qualifiee pour parler de La Chantaliere et de M. Paul Serve ; quant a Andre Milhan, comme il y avait, deciderement, helas ! beaucoup d'articles necrologiques dans ce « Cahier n<sup>o</sup> 3 », il lui a paru indispensable de tenter quelque chose pour detendre et rasserer davantage le lecteur. C'est pourquoi, apres avoir grandement hesite, il a publie ici sa « Nuit de Burgos ».

Il n'avait guere le choix... car le temps pressait.

On doit, du reste, reconnaitre, que nos articles necrologiques — qui constituent pour nous un devoir — n'ont rien de tellement deprimant. Ils presentent un interet documentaire, litteraire et psychologique.

Sans doute, ou certainement, ce « CAHIER DROMOIS » n'est-il pas parfait. En tout cas, nous esperons qu'il n'est pas trop decevant pour le public et nous l'avons, les uns et les autres, ecrit de notre mieux et de tout notre coeur. On voudra nous en tenir compte.

LA REDACTION

---

# **Paul SERVE**

## **et G. FAURE "La Chantalière"**

---

Le 24 août 1963, à 5 heures du matin, Paul Serve nous laissait pour toujours. Le 24 janvier 64, Gabriel Faure « La Chantalière », rendait le dernier soupir.

L'Académie drômoise perdait deux hommes de grande valeur, je quittais deux amis, critiques sincères, et conseillers fidèles.

Gabriel Faure vit le jour à Valence, en 1877. Cinq ans plus tôt, Paul Serve, était né à Saint-Sorlin-en-Valloire, le 17 mars.

Gabriel Faure fit ses études à Romans, puis débuta comme instituteur à Rochepaule. Son second poste, Mézil-lac, inspira sûrement son âme de poète, avec ses genêts d'or, et ses étranges viola-tricolor. Continuant sa carrière, il vint à Gourdon-la-Planche. Ce fut là que Mistral le félicita de ses premiers vers, et l'encouragea à persévérer.

Gabriel Faure acheva d'enseigner à Saint-Romain-de-Lerps. Il prit alors à Valence, une retraite bien méritée, entouré de l'affection respectueuse de toute sa famille, et de celle de ses amis, dont j'étais fière d'être.

Hélas ! la perte subite d'une femme bien-aimée, le décès tragique de son gendre, noyé accidentellement, provoquèrent chez lui deux terribles chocs qui lui firent dès lors rechercher la solitude.

Dans tous les villages de l'Ardèche où il enseigna, Gabriel Faure assura le secrétariat de mairie, se dévouant sans compter, pour tous ceux qui lui demandèrent aide et conseils. Aimé de ses élèves, excellent maître, il passait ses rares loisirs à rêver, ou à composer.

Poète patoisan de talent, il nous a laissé de nombreuses pages, pleines de saveur. Dans le journal « Mouin Pais », il donna de nombreux articles sur l'histoire de Saint-Romain, Soyons, Beauregard. Il remonta aussi dans le temps, pour établir son arbre généalogique, retrouva de savoureuses anecdotes, joignit à cela, un journal de sa propre vie, et consigna le tout dans quatorze cahiers malheureusement inédits. Avec eux, il laisse à ses descendants un bien émouvant souvenir.

Gabriel Faure avait obtenu tous les diplômes et décorations attribués au monde enseignant.

Paul Serve fit de brillantes études et se dirigea vers la banque. Il débuta au Crédit Lyonnais mais, très jeune, entra au Comptoir. Quarante ans de sa vie, il resta au C.N.E.P., dont trente, comme directeur d'agence, à Saint-Chamond, Roanne, Belfort, Saint-Etienne.

Retiré à Chantemerle-lès-Blés, il vécut là de bienheureux jours avec sa fidèle compagne. Amoureux de la nature, il put, tout à loisir, communiquer avec elle, et la chanter souvent.

Puis, un jour, il décida de revenir à Valence, afin d'être plus près de ses amis, et de pouvoir plus facilement se rendre aux conférences et aux spectacles qu'il aimait.

Parallèlement à son activité de banquier, Paul Serve taquina donc la muse. Il nous a laissé deux recueils de poèmes : « A la recherche du bonheur », et « Loisirs du sage », mais de nombreux vers dorment encore dans les cartons. Près d'eux, un épais manuscrit : « En croisière », qu'il corrigea presque jusqu'à son dernier jour. Il serait à souhaiter que cette œuvre, fraîche et pleine d'humour, intéressât, un jour, un éditeur.

Paul Serve était membre des S.L.A. de Paris, chevalier des Palmes académiques et titulaire de plusieurs autres décorations flatteuses.

Dans mon souvenir, je ne puis séparer Gabriel Faure de Paul Serve. Ce furent deux sages, deux vrais ; sans ambition, sans amertume, sans méchanceté. Prenant de la vie ce qu'elle leur apportait de bon, ils écartaient volontairement, résolument, ce qui leur semblait décevant et laid.

Leur sagesse n'était pas due à leur expérience de la vie, ni au résultat de leurs méditations journalières, non !

Ils étaient nés comme ça, sans envie, sans orgueil. A 87 et 91 ans, leurs âmes s'émerveillaient encore comme des âmes d'enfants, aux sources de toutes les beautés.

J'aimais leur sourire, la douceur de leur regard, leur conversation, si agréables, qui faisaient fuir les heures, aussi vite que le léger nuage emporté par un violent mistral. Gabriel Faure et Paul Serve se souvenaient de tant de choses ! et les contaient avec tant d'humour ! un brin de malice au fond de leurs yeux clairs.

Jamais une misère ne les laissa indifférents. Inlassablement, ils défendirent les faibles et secoururent les malheureux.

En leur disant un dernier adieu, je voudrais leur demander que, du monde merveilleux où ils reposent, ils fassent germer en nous un peu de leur noblesse, de leur sagesse et de leur bonté.

Marie LAURANDREE

---

# LA NUIT DE BURGOS



En 1963, ma sœur et moi, nous sommes allés passer le mois de juillet en Espagne, quelque part sur la côte atlantique et en compagnie d'une de nos excellentes amies de longue date, Mlle N...

Nous avons choisi la côte atlantique parce qu'elle est moins chaude ; le climat en étant, sans doute, plus semblable à celui de la France ou de certaines parties de la France...

Nous nous étions, pensions-nous, supérieurement bien documentés. Ma sœur et notre amie baragouinaient déjà quelque peu l'espagnol ; si, moi, j'étais bien résolu à ne jamais dire autre chose que « Gracias », « Buenos dias », « Buenas tardes » ou « Buenas noches » (1).

Bien des choses seraient à dire, et, sûrement, un gros volume à écrire, sur ce séjour espagnol — agréable, somme toute — et sur les voyages, de trois jours et demi ou trois jours, au retour, qui l'ont précédé et suivi (2).

Nous étions en petite 2 CV, que conduisait ma sœur, avec un immense talent, beaucoup de présence d'esprit — généralement — et avec une certaine distraction — de façon épisodique.

---

(1) En fait, j'ai souvent été obligé de dire quelques autres petites choses — et avec un accent délicieux... — dans les hôtels, notamment, parce que, supérieurement doué comme je le suis pour le calcul... et très ordonné, j'étais chargé des « questions monétaires et économiques » !

(2) Nous pensons beaucoup de bien du peuple espagnol ; voire des routes espagnoles dont on a bien trop, et fort injustement, médité : pour le motif que les raisons idéologiques se mêlent toujours à tout.

Nous avons préféré, à l'aller au moins, traverser une bonne partie de l'Espagne (Barcelone, Lerida, Logroño, Burgos, Santander), parce qu'en touristes conscients et organisés, nous voulions avoir « une idée suffisamment d'ensemble » de ce pays. C'est à peu près ce qui s'est passé pour nous, bien que nous ayions récolté quelque fatigue à « l'opération ».

Je raconterai peut-être un jour tout cela en détail, si l'occasion se présente de le faire. Pour l'instant, je souhaiterais seulement retracer notre inoubliable « Nuit de Burgos »... une nuit historique et qui mérite, à tous égards, de passer à la postérité.

.....

Nous arrivâmes à Burgos le 29 juin, vers 17 heures. L'étape avait été longue : nous étions partis de Saragosse et, la veille, nous avions « fait » Port-Bou - Lerida, par Barcelone. C'est dire que nous n'avions rencontré, depuis longtemps, que bien peu de verdure : de la poussière, des terres rouges et calcinées, des rochers de type africain. Le tout monotone et identique : à croire que les kilomètres étaient plus longs qu'en France et qu'« on faisait du sur place ».

A mentionner, cependant, comme une curiosité, le sol jaune du lit de l'Ebre à Saragosse, cette si originale ville de la Virgen del Pilar !

Ce n'était guère que depuis Logroño, assez loin au sud-est de Burgos, que la nature était devenue moins sauvage et moins grandiose ; plus riante, en attendant, après Burgos et en marchant droit sur Santander, d'offrir tous les attraits d'une véritable Suisse espagnole. Seulement, nous ne le savions pas encore. Et nous étions presque éreintés, et quelque peu ahuris, en pénétrant dans Burgos, « Patrie du Cid... ancienne capitale de la Vieille Castille... à la très antique et très belle cathédrale gothique, avec des éléments plateresques... naguère — de 1936 à 1939 — capitale de l'Espagne nationaliste... ». Bref et en un mot, une ville que nous avons absolument tenu à voir. Car on peut soutenir qu'elle est nécessaire à connaître, pour qui veut posséder une vue exacte de l'Espagne.

.....

Il était 17 heures, je le disais à l'instant, et nous décidâmes, remettant à plus tard la visite de la cathédrale, de nous mettre en quête d'un hôtel.

Trois essais, trois échecs ! A la première tentative infructueuse, on nous fit comprendre, vaille que vaille et d'un air navré — car, en Espagne, on est « gentil » et fort poli — que « c'était la Fiesta » (c'est-à-dire la fête locale). Et cette fête dure une semaine... Nous continuâmes, pendant des heures et des heures et, peut-être, jusqu'à 22 h. 30 ou 23 heures — avec une courte interruption pour manger — nos recherches vaines en vue d'obtenir un logis.

Nous nous rendîmes, même, sans plus de succès, jusqu'à une vingtaine de kilomètres en dehors de Burgos. C'était à se demander si toute l'Espagne, et de nombreux éléments étrangers, n'étaient pas venus à cette Fiesta, à seule fin de nous priver du lit dont nous avions tant besoin !

Nous pûmes nous convaincre, d'après les plaques d'immatriculation des voitures stationnées devant un magnifique palace, où nous nous serions résolus, de guerre lasse, à coucher, qu'il y avait là « des gens de toutes races et de toutes nations, qu'on n'aurait pu compter », s'il m'est permis de citer ici, sans irrévérence, un texte liturgique de la Toussaint...

A un endroit, on nous aurait fait dormir sur des tables : ce n'était guère reposant et mieux valait, alors, passer la nuit dans notre 2 CV.

Et nous cherchions, encore et toujours. Nous allions, nous revenions, nous tournions en rond — une fois, en sens interdit (3) — et nous vîmes et apprîmes, à ce régime, bien des choses sur Burgos.

Nous savions, et on nous avait dit à satiété, que Burgos était la Patrie du Cid et qu'on pouvait y admirer sa statue.

Certes, nous ne nous sommes pas fait faute de la contempler et, même, plus que nous ne l'aurions désiré. Nous avons plusieurs fois passé devant l'effigie de l'illustre chevalier, modèle du guerrier espagnol et chrétien du haut moyen âge, qui dresse, dans le quartier de la gare, une

---

(3) Les agents espagnols, superbement vêtus, contrairement à l'armée de terre, qui est en livrée quasi-verte, sont galants. Ils n'ont jamais infligé à ma sœur la contravention qu'elle aurait méritée deux ou trois fois au cours du voyage — s'ils lui ont fait signe avec mimique appropriée, qu'il faut bien regarder et ouvrir les yeux —. Nous étions étrangers, aussi... La police est, paraît-il, sans pitié pour les infractions des conducteurs masculins. Les Espagnols conduisent assez bien ; mais vite et avec quelque imprudence et audace, nous a-t-il semblé.

puissante épée du haut d'un cheval que l'on dirait emballé. Nous avons, même, tourné autour du Cid... nous l'avons vu beaucoup — si je n'oserais pas prétendre que nous n'avons vu que lui — on pourrait presque dire que le Cid nous est « sorti par les yeux »...

La résidence du gouverneur militaire, avec drapeau et sentinelle armée jusqu'aux dents, nous a paru admirable. Et les nombreuses fenêtres qu'elle comptait semblaient nous narguer, nous qui ne pouvions même pas trouver une petite chambre !

Cette résidence — ou ce palais — du général, nous ne l'avons pas photographiée. D'abord, nous n'y avons pas pensé. Et, si j'en crois certains bruits, nous n'aurions de toute façon, pas eu le droit de le faire. On nous a parlé d'un Français qui, dans une autre ville d'Espagne, voulant photographier une porte — qui avait beaucoup de caractère — d'une résidence d'officier général, se le vit interdire, sous prétexte que « c'était un secret militaire »... (sic). Nous ne pensons pas que ce soit une galéjade ; mais, alors, par qui l'Espagne se sent-elle menacée ? par le Portugal ? ou par la France ?

.....

Nous ne voulions pas seulement deux chambres ; car les demoiselles se seraient contentées d'une pour elles deux... il fallait, quand même, manger un peu aussi.

A un certain moment, un petit jeune homme, qu'en Italie on aurait appelé un « ragazzo », nous fit comprendre qu'on pouvait entrer dans son restaurant. Il nous laissa croire qu'on pourrait y manger et, même, y loger. Nous nous crûmes sauvés !

Pour manger, on l'a fait... très mal et fort cher. Ce repas du 29 juin au soir, à Burgos est, certainement, si l'on songe à ce qu'on nous a donné, celui qui nous a coûté le plus cher de tous ceux que nous avons pris en Espagne.

Et le jeune individu dont je parlais à l'instant — qui, forcément, nous comprenait mal et que nous comprenions mal — se livra auprès de moi à une longue et expressive mimique, pour me faire comprendre que nous mangerions très, très, bien et qu'on nous logerait, si je voulais lui donner une bonne étreinte.

J'eus la faiblesse de m'exécuter, sans le dire à mes compagnes, et je n'ai pas compté sur la note commune cette dépense dont j'étais, seul, responsable... Cette



étrenne je l'ai gardée sur le cœur. Parce que je répète que ce repas de Burgos a été très mauvais et « salé », si je puis dire... après que nous l'eûmes consommé, on nous expliqua, en sabir, qu'on ne pouvait pas nous garder pour la nuit, « à cause de la Fiesta ». C'était partout le refrain (4).

.....

A un moment — était-ce avant notre mirifique repas, ou après lui ? — ma sœur voulut que nous passions la nuit, tout simplement, à bord de l'auto et dans un terrain vague.

Mais il faisait très noir : Burgos, comme beaucoup de villes espagnoles, exception faite peut-être des très, très grandes cités — n'est pas fort bien éclairée la nuit, et nous la dissuadâmes, Mlle N... et moi-même, d'adopter cette solution. C'était, sans doute, faire preuve, là, de trop de prudence et d'une méfiance excessive envers des populations que nous avons toujours vu pleines de grandes qualités.

Toujours et partout, nous nous informions, de temps à autre et par principe, d'un éventuel logis : sans plus de succès que précédemment. Décidément, la Fiesta de la ville natale de Rodrigue de Bivar nous portait guigne !

Il se produisit, même, sur le tard, quelque chose pour nous dégoûter, encore un peu plus si possible, de la belle et illustre ville de Burgos : au cours d'une de nos allées et venues nocturnes, nous nous trouvâmes nez à nez — si l'on peut s'exprimer ainsi lorsqu'il s'agit d'une auto — avec un homme qui gisait, écrabouillé et sanglant sur la voie publique. Un autobus venait de le mettre dans cet état : quand je vous disais que Burgos n'est pas assez éclairée la nuit...

.....

Finalement, vers 23 heures peut-être, ma sœur, voyant passer, en compagnie d'une dame, un monsieur qui avait manifestement « bonne façon », comme on dit en France... Ma sœur, poussée par on ne sait quel pressentiment, descendit de la 2 CV et s'enquit — une dernière fois — auprès de lui, d'un éventuel moyen de logement dans la ville.

---

(4) Ce sale petit gamin astucieux, profitant des circonstances, s'était, en somme, comporté en mendiant à mon égard : ce qu'un Espagnol ne fait jamais ; même pas les enfants. Cela prouverait qu'à toute règle il y a des exceptions ou bien qu'il n'était pas Espagnol : ce qui, après tout, pourrait bien être.

— Parlez lentement ! lui dit cet Hidalgo, avec une parfaite bonne grâce... Il savait le français ! (5)... Il y a, là, tout près, à tel et tel endroit, un motel.

(Ce motel) était, du reste, fort luxueux.

Le valet galonné, « constituant, de toute évidence, une importante partie du personnel », qui nous reçut... ne put, toutefois, que nous dire qu'il n'y avait plus de place que pour les autos : plus aucune pour leurs occupants !

Nous dûmes, donc, passer, bon gré mal gré, la nuit dans l'auto. La Fiesta ! toujours la Fiesta !

Seulement, on n'était, quand même, plus en plein vent ; mais enfermés dans un vaste garage. On s'estimait heureux !

.....

Nous achevâmes la nuit dans de très mauvaises conditions, au milieu du bruit divers des réparations urgentes, dans les relents d'essence... aveuglés par la lampe des employés qui faisaient périodiquement leurs rondes et sans pouvoir fermer les yeux une minute. Il ne faisait pas chaud et, fatigués par un long voyage, nous avions plutôt mal aux reins. Toutefois, cette fin de nuit ne nous coûta pas fort cher !

Quoique rompus, nous décidâmes de poursuivre notre route, dès que le garage s'ouvrit, vers 5 h. 30 ou 6 heures du matin.

Ça, ce n'était, sûrement, pas prudent. Mais nous n'avions plus que 160 kilomètres à faire pour atteindre notre petit bourg de la côte cantabrique et nous étions pressés d'y arriver, afin de pouvoir nous reposer. Je me souviens que c'était un dimanche et que nous avons assisté à la messe à Santander, vers 10 ou 11 heures.

En attendant, en quittant Burgos, ma sœur conduisait, bien qu'à bout de forces. Personnellement, je ne peux ni ne sais, manier les autos. La fatigue des jours précédents aidant, nous avions des hallucinations : notre amie disait à ma sœur de « faire attention au troupeau de moutons, sur la route » ou « à des rochers qui allaient nous gêner ».

---

(5) Le cas est bien plus fréquent, en Espagne, qu'on ne le croit peut-être ; même parmi les agents de police. Les Espagnols, qui font preuve de beaucoup de bonne volonté envers les étrangers et d'un désir de leur rendre service, savent assez fréquemment, suffisamment de français pour se faire comprendre. Pouvons-nous en dire autant de nous pour leur langue ?

Ce qu'il y avait, sur la route, dans le petit matin et se levant sous nos roues, c'étaient des oiseaux : une nuée de gibier. Et la nature allait se montrer de plus en plus verte bien qu'accidentée — accueillante et belle : une Suisse, ai-je dit. Je le maintiens. Et, en fin de parcours, nous verrions de hautes montagnes tomber directement dans les flots.

.....

Voilà terminé le récit de notre « Nuit de Burgos ». Ne valait-il pas la peine de l'entreprendre ? Peut-être ne suis-je pas tout à fait inexcusable d'avoir répondu par l'affirmative.

En tous cas, rien de ce qui nous est arrivé ne nous est arrivé sans que ce fût de notre faute ; car le guide rouge Michelin 1963, consacré à l'Espagne, nous disait bien, à la page 9 : « Les touristes désirant faire étape dans une localité où se tient une fête risquent de ne pas trouver de chambres vacantes dans les hôtels. Aussi, agiront-ils prudemment en les retenant à l'avance. Ils devront, en outre, s'attendre à payer un prix plus élevé qu'en temps normal. » (6)

André MILHAN

---

(6) Je dois préciser, parce que j'aime les précisions, qu'avec toutes ces aventures, nous n'avons pas eu le temps de visiter « la belle cathédrale gothique — pour partie plateresque — » de Burgos.

## **René COURTIN (1901-1964)**

Malade depuis deux ans, et son état de santé ayant peut-être été aggravé par l'abus du travail, René Courtin nous a quittés le mardi 5 mai 1964, ainsi que la presse parisienne nous l'apprenait.

C'était un homme de bien, de grand talent, et un chrétien convaincu, qui appartenait à la confession protestante. A l'Académie drômoise, nous ne perdrons pas son souvenir. M. Courtin était un grand caractère, tempéré de fantaisie et d'humour. Aussi intelligent qu'aimable et que véritablement bon, il était très attaché à notre compagnie — qu'il avait reçue chez lui à Die —. Il s'intéressait de près à son fonctionnement et donnait, parfois, de judicieux conseils à ses dirigeants.

Economiste et juriste de grande classe — il avait été doyen de la Faculté de droit de Montpellier — conférencier écouté, écrivain apprécié, co-fondateur du journal « Le Monde », très dévoué à l'Idée européenne et, cependant, amoureux de la France, qu'il avait magnifiquement servie dans la Résistance, et de sa petite patrie drômoise où il a voulu dormir son dernier sommeil, René Courtin se gardait de toute spécialisation étroite et il n'admettait de cloisonnement ni dans son esprit ni dans son cœur.

Plein de rondeur et de simplicité, il n'ignorait rien de la chasse, pour laquelle il éprouvait une véritable passion, de la nature et des particularités du monde animal. Il aimait, à la fois, les oiseaux et l'ours, qu'il aurait tant voulu voir réacclimaté dans ses chères montagnes du Diois !

Il nous parla de toute cela, excellemment et avec autant d'esprit que de compétence, le jour où nous allâmes le voir aux Fondeaux, au cours d'une inoubliable sortie d'été.

Nous ne perdrons pas le souvenir de sa silhouette, d'une élégante solidité, de sa chevelure abondante et argentée, de son teint presque marron. Nous réentendrons souvent, par la pensée, sa parole agréable, documentée et pertinente. Notre mémoire évoquera, avec maint détail et mainte anecdote, son regard lucide et franc, un peu amusé et qui encourageait à l'étude et à l'action.

Ce départ constitue, assurément, une très lourde perte pour nous.

**Un Mainteneur**

# AIMERIC DE BRUGES



Pieds nus, tête nue, il s'en allait sur la grand-route semée de fondrières, que les dernières pluies avaient transformées en nids fangeux.

Depuis combien de jours marchait-il ?... Il n'en avait aucune souvenance. Il avait quitté son lointain pays des Flandres au début de la lune neuve, ne se souciant, chaque soir, que de trouver un refuge pour la mélancolie qui habitait son cœur.

Pieds nus, le ventre creux, Aimeric s'en allait sur la grand-route ayant pour tout bagage sa vielle de jongleur. Il espérait atteindre un jour, cet heureux rivage qu'on disait plein de lumière, où la terre sent bon, où le sourire fleurit sur les lèvres des hommes, où des insectes ailés emplissent l'azur de leurs chants.

La Provence !... Pour Aimeric c'était le dernier espoir de devenir un vrai et grand jongleur.

— Oh ! soupirait-il, cette lumière qu'on dit si pure arrachera-t-elle, comme une épine, la tristesse plantée si fort en toi ? Peut-être que là-bas ta vielle saura chanter avec autant de plaisance que les insectes ailés, peut-être qu'enfin, tu sauras toucher le cœur des hommes !

Pieds nus, sous la pluie, berçant en lui ce dernier espoir, Aimeric de Bruges s'en allait sur la grand-route, songeant aux Raimon de Miraval, aux Rambaut de Vaqueiras, aux Bertran d'Alamanon, à tous ces prestigieux ménestriers qu'il rêvait d'égal.

— Oh ! Aimeric est-ce vraiment la flambante lumière des pays dorés qui manque à ton âme pour transformer tes chants en hymnes d'amour ?

Ce soir-là, il arrivait en vue d'une sereine, et belle, et dolente rivière mais il était si las dans son corps et dans son âme qu'il ne songeait qu'à chercher un gîte.

— Par la Croix-Dieu, soupira-t-il, en apercevant une hutte abandonnée, je dormirai là, au bord de l'eau et la paix de cette lente rivière fera peut-être entrer le calme en ma pauvre tête.

Hélas ! le sommeil attend longtemps, avant d'entrer, au seuil des âmes tourmentées. Il s'endormit cependant.

...Quand ses yeux se rouvrirent, le grand jour avait achevé de déchirer le voile bleu de la nuit. Tout à coup, un bruit de voix le fit sortir de sa torpeur.

A une centaine de toises, une lourde pinasse de rivière, amarrée contre la berge, s'apprêtait à repartir sur la mouvante route. Des mariniers attelaient cinq forts chevaux au filin de chanvre qui hâlerait le bateau, tandis que les passagers, après une nuit passée dans l'auberge riveraine, descendaient à bord. Aimeric s'approcha, écouta et comprit que l'embarcation allait cheminer vers le grand fleuve qui s'en va vers le sud, enlacer de ses bras, les terres de soleil.

— Place !... Place !...

Les passagers, presque tous des marchands, étaient vêtus des plus riches étoffes : velours d'Amiens, fins draps des Flandres et soies d'Orient.

— Par la Croix-Dieu ! se dit Aimeric, ces gens se rendent sans doute à la grande foire de Beaucaire avec leur chargement de cuirs, de fourrures et d'épices.

Son cœur battit à grands coups, sous son surcot.

— Place ! Place !...

Trop occupés à s'installer, les marchands ne prirent pas garde à ce misérable vieilleux, à peine mieux vêtu qu'un manant.

— Place !... je n'ai pas un sol en poche, mais je paierai le passage en vous égayant de mes chants. Si tel est votre plaisir, je chanterai de la prime-aube, jusqu'au couchant.

Plus sensibles que les marchands, peut-être parce que plus misérables, les mariniers s'attendrirent et laissèrent Aimeric descendre à bord. Il s'accroupit à l'arrière, entre deux énormes ballots de cuir. Puis il prit sa vielle et commença de chanter en s'accompagnant. Hélas ! au-dessus de la lente rivière le ciel demeura aussi gris que celui de l'humide pays des Flandres et, des lèvres d'Aimeric, ne s'élevait qu'un chant plein de mélancolie.

— Maraude ! ne pourrais-tu distraire plus joyeusement notre voyage ? lança un marchand.

Aimeric se tut, posa sa vielle, sentant bien que l'homme avait dit vrai. Alors, il demeura pensif, le regard tourné vers la rive fuyante.

Enfin, après de longues heures, apparurent à l'horizon, les blanches maisons d'une grande cité montant à l'assaut de molles collines. Il apprit qu'on arrivait dans la ville où la rivière mêlerait ses eaux à celle du fleuve. Bientôt, en effet, la pinasse se rangea le long d'un quai, les chevaux furent dételés et embarqués sur la large plate-forme, à la poupe du bateau.

— Par la Pâques-Dieu ! s'écria Aimeric, que font ces mariniers ?

— C'est que nous n'aurons plus besoin de chevaux pour nous hâler ; le Grand-Rhône nous conduira tout seul vers la Provence.

La Provence ! Ce nom merveilleux ramena le sourire sur le visage d'Aimeric. Ce pays se montrerait-il aussi aimable qu'il l'avait ouï dire ?

Et la descente du fleuve commença. Jamais Aimeric n'avait vu rivière plus puissante, courant si prompt. Et voilà qu'à mesure qu'on glissait vers le sud, le ciel se dépouillait de sa grisaille comme d'un vieux surcot qui cacherait un frais pourpoint d'azur.

Quand il s'éveilla, le lendemain, après une nuit étoilée où la longue guirlande du Chemin de Saint-Jacques avait accompagné les voyageurs, un soleil étincelant se levait par devers l'Alpe, dans une splendeur dorée.

— Ah ! soupira Aimeric, je comprends, si ce fleuve descend si vite, c'est pour courir vers la lumière.

Sur les rives, défilaient des villes ceintes de remparts éblouissants de clarté comme des armures de chevaliers. De chaque côté de la pinasse, les mariniers, armés de longues perches, dirigeaient la descente, évitant avec adresse bancs de sable et remous. Une ville nouvelle était-elle en vue ?... aussitôt, de clamer :

— A droite-main, voyez Tournon !...

— A gauche-main, voyez Valence !...

Le soleil n'était pas encore passé d'une rive vers l'autre que déjà le paysage se transformait. Oh ! le soleil !... il ne brillait pas, il flambait, il embrasait la terre. Sur la pinasse, les bateliers avaient dû tendre des toiles sous lesquelles, peu habitués à pareille débauche de clarté, les marchands venaient chercher un refuge d'ombre.

Aimeric, au contraire, s'était avancé jusqu'à la proue, et laissait couler sur ses épaules ces rayons, chargés de paillettes d'or. Oui, de l'or ! Il brassait de l'or ! Une ivresse jamais éprouvée, gonfla son cœur. Le nez au vent, il humait des senteurs nouvelles, des parfums inconnus. Sans cesse, son regard se promenait sur les rives fleuries, couvertes d'une végétation étrange où des arbres d'argent faisaient vibrer dans le vent leurs milliers de petites feuilles.

— Les premiers oliviers !...

Ah ! qu'il devait faire bon rêver sous leur ombre bleue. Et, tout à coup, la brise apporta à Aimeric, un chant céleste.

— Ecoute les cigales, Aimeric !... nous côtoyons à présent les terres de Provence.

La Provence !... Grisé, Aimeric demeura un long moment immobile puis, lentement, sans même s'en apercevoir, ses doigts caressèrent les cordes de sa vielle qui se mirent à vibrer.

Ah ! qu'ils étaient soudain devenus habiles, ses doigts et légers, et vifs, et fervents. Sa vielle qui, jusqu'alors, n'avait su répandre que la mélancolie de son cœur semblait, à présent, façonnée d'un autre bois.

Et il était si beau, son chant, que les marchands, l'un après l'autre, sortant de leur somnolence, s'avançaient vers la proue pour mieux ouïr. Immobiles, les yeux illuminés, un sourire flottant sur leurs lèvres épaisses, ces hommes rudes du nord devenaient d'autres hommes.

Aimeric ne s'était pas aperçu de leur présence. Dans son extase, il chantait. De toute cette Provence qui s'offrait à lui, il transformait la lumière et les parfums pour les verser comme un baume au cœur des hommes.

Quand il se tut, un long cri d'allégresse monta du bateau.

— Noël !... Noël !...

...Et ce soir-là, quand, se mirant dans les eaux du fleuve, aperçurent dans le lointain, les hautes tours du château de Beaucaire, Aimeric de Bruges n'était plus le misérable villeux au ventre creux et au cœur triste. Par la grâce du Grand-Rhône, ce fleuve impétueux qui galope vers le soleil comme un chevalier vers sa belle, il était devenu un vrai et grand jongleur.

Paul-Jacques BONZON







## Alain BORNE (1915-1962)



Il est juste, pour lui, encore qu'on ne puisse qu'être impuissant à louer dignement un poète doué comme il l'était, et doux, pour ses amis — dont nous fûmes : et le premier signataire de ces quelques pages, de façon très intime — de parler, une fois encore d'une manière officielle, d'Alain Borne.

A ces motifs du trop modeste article nécrologique que nous présentons dans ce n° 3 des « Cahiers drômois », s'ajouterait, s'il en était besoin, celui de la reconnaissance, pour l'Académie drômoise dont notre cher et grand disparu, fut le tout premier conférencier public, en une intervention consacrée à la poésie moderne, intervention dont nul n'a oublié la subtilité, l'exactitude ; ni la délicatesse envers ses confrères et ses pairs, qu'elle prouvait chez ce très grand poète — alors à peine quadragénaire — et qui aurait pu, en toute vérité et sans orgueil ridicule, laisser entendre qu'il était l'un des chefs de la nouvelle génération poétique et l'un de ses représentants les plus inspirés. Au lieu de cela, Alain Borne ne pensa qu'à se faire oublier et désigna tel ou tel autre à notre admirative attention.



Nous le revoyons, avec sa haute taille « à peine un peu voûtée », son front prématurément grisonnant, sur lequel brillèrent le désintéressement, la grandeur et l'intelligence et son beau regard attentif : à la fois ferme et bon. Nous réentendons sa parole toujours juste — dans les divers sens du mot — élégante, plus d'une fois spirituelle ; mais, surtout, précise et utile.

Cet homme : ce jeune homme ; car il était resté juvénile, à la culture prodigieusement étendue, véritablement

exceptionnelle, était « le type même du Défenseur » et l'incarnation du dévouement. Il ne s'était, certes, pas trompé en choisissant la profession d'avocat et c'étaient son âme et sa nature haute et noble qui le poussaient à chanter dans ses vers, parcourus d'étonnantes fulgurances, de pressentiments et de prémonitions, toutes les grandeurs et toutes les beautés de la condition humaine ; en même temps que les problèmes et que les incertitudes qu'elle pose.

On a comparé Alain Borne à un archange. A juste titre, croyons-nous, il y avait de l'archange en lui : un archange peut-être un peu blessé et qui s'ennuyait sur une Terre où le destin ne le ferait pas demeurer longtemps.. néanmoins, il supportait les hommes et les aimait. S'il était volontiers mordant devant les situations ridicules, nous ne nous souvenons pas de l'avoir rencontré médisant ou malfaisant, à l'égard de quiconque.

\*\*

Lui ayant, l'un et l'autre, déjà rendu hommage ailleurs — et, pour l'un d'entre nous, à diverses reprises — nous ne prétendons pas tout dire, ici, sur Alain Borne : à vous, surtout, qui l'avez connu et apprécié. Nous allons, avant de donner, en annexe de cet article, une bibliographie de son œuvre poétique abondante (surtout si l'on pense qu'il n'eut que vingt-trois ans, encore traversés par les années de guerre, pour la parfaire), parler, justement, le plus pieusement et le moins maladroitement qu'il nous sera possible, de son art et de sa pensée de poète.

Mais reconnaissons, auparavant, que, comme homme et comme écrivain, son comportement pouvait donner d'opportunes leçons à bien des gens. Car, assurément, il ignorait la haine et la jalousie.

\*\*

Très brillant causeur, dans la vie, par charité peut-être... il était assez dur, triste et amer, dans ses poèmes. Violent, aussi. Il ne pouvait se résigner à la mort, qui l'abattrait plus rapidement que d'autres — et de quelle horrible façon ! — il le prévoyait sans doute, et nous en jurerions. Ne se vit-il pas, un jour, écrasé et informe dans l'herbe ?

Il ne pouvait se résigner à la mort, ni à la précarité de notre condition ; ni aux imperfections et aux insuffisances de l'amour. Voilà qui donne l'accent à sa poésie et qui lui confère ce qu'elle a d'émouvant, de véhément et de tourmenté.

Mais il y avait des heures d'apaisement, aussi : notre ami et notre grand confrère, du Barreau et de l'Académie drômoise, aimait la neige et sa blancheur, les roses et les fleurs ; s'il était comme fasciné par les larges espaces, par le vol des aigles, par le sang, par la lumière et par les mystères de mondes mal définis.

Sur l'ensemble, régnaient une étonnante magnificence d'images fortes et belles, un sens inné du rythme et la puissance d'une pensée un peu étrange ; mais dont un esprit attentif et fraternel saisissait l'essentiel, avec une admirative stupeur.

Nous n'avons pas, croyons-nous, à en dire beaucoup plus : nous avons seulement voulu évoquer une silhouette aimée et regrettée et recréer l'atmosphère d'une vie et d'une œuvre trop courtes mais qui furent grandes et infiniment humaines.

Raymond VALLENTIN DU CHEYLARD  
et André MILHAN

---

---

### BIBLIOGRAPHIE D'ALAIN BORNE

---

- 1939 « Cicatrices de songes ».  
1941 « Neige et vingt poèmes » ; Séghers.  
1942 « Contre-feu » ; Le Seuil.  
1944 « Seuils » ; Rochefort.  
1945 « Brefs » ; Lyon, Confluences.  
1946 « Terre de l'été » ; R. Laffont.  
— « Poèmes à Lislei » ; Séghers.  
1947 « L'eau fine » ; Gallimard.  
1951 « Opus 10 » ; Alès.  
1953 « En une seule injure » ; Rougerie.  
— « Orties » ; Henneuse.  
1954 « Demain, la nuit sera parfaite » ; Rougerie.  
1955 « Treize » ; Alès.  
1957 « Adresses au vent » ; Naples, Capitoli ; avec une traduction italienne.  
1959 « Encore » ; Rougerie.  
1961 « Encres » Genève, Le Club du Poème.  
1962 « L'Amour brûle le circuit » ; Genève, Le club du Poème.

## CRUX SOLA



*C'était une croix seule en lisière des champs  
Sans référence aucune à la théologie...  
Elle dressait pour moi ses deux grands bras touchants  
Pour dorloter mon indicible nostalgie...*

*Vous ne l'avez point vue en suivant mon chemin...  
Ce n'est pas une croix, ont dit les gens sagaces...  
Il faut ouvrir les yeux, le cœur et ses deux mains  
Pour deviner le Maître et recevoir sa grâce.*

*Que m'importe l'avis des hommes !... Je suis seul  
Comme cet arbre insigne au bord du grand silence...  
Qui donc a pu sans le vouloir — et sans linceul —  
Descendre du bois mort le Dieu de survivance ?...*

*Travaillais-tu pour moi, maître de ce lieu-dit,  
Qui, pour le clôturer, ton précieux domaine,  
A pu croiser négligemment, d'un nœud précis,  
Ces deux rameaux défunts, inclinés sur ma peine ?...*

*Sans pater, sans ave, sans cortège pieux,  
Elle se tient debout, ma croix seule et propice,  
Indulgente à mon cœur, accueillante à mes vœux...*

*Et je voudrais ce soir que son bois refleurisse...*

PIERRE PONTIÈS

# EN SOUVENIR



Le printemps n'est jamais si beau qu'en décembre. L'automne mêle les couleurs du crépuscule et de la nuit ; mais au roux et à la pourpre des terres nues, le ciel prête parfois avant le début de l'hiver une lumière dont aucune floraison ne connaîtra la transparence.

Cette nuit, le ciel était rempli d'étoiles. Maintenant, la lumière du matin fait luire les feuilles givrées des lauriers et le bord humide des pétales d'une rose, la dernière sans doute. La campagne lointaine est plongée dans la brume ; le Rhône se distingue à peine. On ne voit ni les bâtiments des usines de ciment échelonnées au bord de l'eau, ni les fermes, ni les maisons du village, à deux kilomètres d'ici. Tout cela est fondu dans le moutonnement fauve des collines, à l'abri. Mais, au-dessus de moi, le ciel est d'un bleu d'iris entre les nuages.

De la route que domine la terrasse, une femme m'a aperçu. Elle agite la main et me fait signe qu'elle veut me parler. Pour me rejoindre, elle va faire le tour des escarpements de broussailles et de ruines. J'entends son pas qui s'éloigne sur les cailloux ; et, de nouveau, c'est le silence, avec, au loin, des éclats de voix, des bruits de moteur au soleil. Je pourrais dessiner avec beaucoup de précision les contours de ce monde que la lumière dénude au milieu de l'orage — pour combien de temps ? Une attente me perce qui est comme détachée de tout ce qui peut arriver. Ai-je assez erré, me suis-je assez trompé et de chemins et de demeures ? Je peux n'espérer rien. Mais je sais qu'il suffirait — aujourd'hui peut-être — que ce rideau d'or et d'azur se déchirât pour que l'attente perdît jusqu'à son nom, que tout fût dit. Déjà mes gestes prennent une

aisance qui me délivre d'eux. Poser ma main sur ce mur ou, simplement, tourner la tête, comme je le fais, pour regarder un peu de fumée passer au-dessus des fleurs, me procure un grand soulagement. Au delà des toits plus blancs que l'herbe, à travers les branches d'un tilleul, chaque ondulation, à l'ouest, se multiplie indéfiniment au milieu des nuées sombres et presque violettes, jusqu'à se confondre avec le ciel dans une sorte de miroir où l'on se trouve, pour un instant, prisonnier, doutant quel sentiment l'emporte : celui de la révélation minutieuse d'une nature toute à découvrir, ou l'oubli que lui impose le reflet de ce printemps furtif et contesté.

La femme que j'attends doit serrer autour de son cou un cache-nez de laine. Elle marche dans l'ombre du chemin. Quand elle sera là, elle lèvera les yeux vers les nuages et elle fera non de la tête. Mais, un moment encore, ce sera le printemps aussi pour ce visage.

Les peupliers, près du ruisseau, n'ont pas changé depuis quinze ans, ni les chênes, ni la forme des collines. Quelques arbres fruitiers ont grandi qui n'étaient que pousses, un barrage, à dix kilomètres d'ici, nous a donné un lac. Autour de moi, un jardin est né où ne croissaient que ronces, herbes de ruines et de pierres. Cela est peu. Ce paysage, parfois, au plus noir de l'été, je crois en prendre possession — (prendre ou perdre définitivement aurait alors le même sens) — mais toujours quelque chose de vivant, en lui, m'échappe et le sauve. Jamais, pourtant, je ne l'ai encore contemplé ainsi : environné de nuit, réduit à ses plus étroites dimensions dans cette lumière de voyage, de vents étrangers — le retrouvant, point tout à fait le même, comme si l'approche de l'hiver rendait plus vif le souvenir de notre première rencontre et achevait de lui donner, après si longtemps, cette grâce ambiguë qui ne s'était laissée que pressentir.

A cette époque, l'engourdissement d'un long exil, dont je m'éveillais à peine, rendait pour moi toute rencontre mystérieuse, source de tourment et de plaisir également insoutenables si je n'avais recours à quelque subterfuge pour m'en approcher sans trop de dommage. Les vagues de ce monde sans passé, je les vis naître, une à une, dans les yeux d'une petite fille de six ans à qui je demandais de s'installer ici même sous un arbre et qui y demeurerait longuement sans se plaindre, et, de temps en temps, me souriait. Elle avait des cheveux bouclés, presque blonds



et des yeux bleus qu'elle levait vers moi. Tout alentour avait la transparence de ce regard. Elle s'appelait Valérie. Elle n'entrouvrait pas les lèvres, faisait oui ou non de la tête. Peu à peu, cependant, elle s'était mise à parler avec une voix légère, à peine perceptible. Elle inventait des fables qu'elle me récitait, des chansons. Elle m'apportait des bouquets qu'elle avait composés au long du chemin. Elle s'exprimait sans bruit, avec des gestes qu'elle achevait à peine. Parfois, ses yeux semblaient prendre avec moi de grandes distances, me réservant quelque confiance dont le temps n'était pas encore venu.

Au moindre reflet qui assombrissait ou, au contraire, éclairait leur couleur toujours changeante, je me surpris à regarder le ciel au-dessus de nous ; et quand elle baissait les paupières et s'en retournait je ne sais où, car elle ne me dit jamais où était sa maison, il me semblait qu'elle traçait un chemin qui ne s'effaçait pas.

Petite réfugiée, elle regagna un jour, sans doute, des baraques nouvellement peintes au bord de la Méditerranée, avec une troupe d'hommes et de femmes criards, et je n'aurais plus jamais rien su d'elle si ce paysage n'avait gardé la trace inachevée de ses gestes, ce demi-silence dont elle savait faire une sorte de musique, et, toujours plus ou moins attendue, le pressentiment d'une révélation dont on ne sait si elle concerne ce qui va naître ou, plutôt, ce reflet de vie et de mort, la grâce d'une jeunesse, d'une récompense inespérées.

Sans bruit, la femme a écarté des deux mains les hauts lauriers qui gardent le seuil de la terrasse où je l'attends, et se tient là. Serré dans un châle de laine, son visage est froid. Ses yeux, surpris par le soleil, font un effort pour demeurer ouverts et immobiles. Eparses sur tout le visage, l'hostilité de ses traits se concentre dans le dessin amer des lèvres, la fuyante crispation du menton. Elle ne bouge pas : elle se tait. Sur un mot de moi, elle a consenti à tourner la tête vers la maison ; mais elle ne veut pas entrer. Elle n'a pas le temps de s'attarder. Du chemin, elle me livre son message : Mademoiselle Louise est morte. C'est tout ce qu'elle a à me dire. Déjà, entre les feuilles noires des lauriers elle a fait un pas en arrière. Le temps lui est compté, elle doit annoncer la nouvelle à tous, recevoir les condoléances... Les miennes ne lui manqueront pas ; mais il me semble que je ne peux laisser aller cette femme ainsi, de porte en porte, ces quatre mots sur les

lèvres. Cette mort me concerne seul — pour un instant encore. Et je crois que je sais un peu : ce soleil, cette vive transparence, cette grâce en somme ; je crois que c'est à ce printemps que la mort s'éclaire, oui, c'est cela, sournoisement échappée à l'hiver : à ce qu'il y a, au monde, de plus fugitif et de plus incertain, à un reflet. Qu'en peut-on dire sans mensonge ? Devant mon silence, la femme me répète les quatre mots. Son visage plus pâle à cause de l'azur et de la masse sombre des arbustes, triomphe silencieusement. Ses deux mains, serrées contre la poitrine, emmènent leur proie, bercée de maison en maison, par la bise qui gronde entre les ruines et dont on n'entend ici qu'une plainte assez douce. Ses doigts sont crispés sur la laine. En descendant, ses pieds vont buter contre les cailloux du chemin qui dévaleront devant elle. Quand elle frappera à la prochaine porte, un chien aboiera. Je ne peux laisser se fermer ce cercle funèbre.

Pourquoi ne m'avoir pas dit que Mademoiselle Louise était malade ? C'est que, malade, elle ne l'était pas. Depuis un mois, elle durait. Et maintenant, c'est fini.

— Il fallait bien, dit la femme.

Seulement, à présent, il n'y a plus guère de fleurs. Est-ce tout ? Face à face, nous n'osons faire un pas l'un vers l'autre. Des champs et des toits ensoleillés, vient, jusqu'à moi, un souffle porteur d'une odeur de feu et de sarment. Combien de temps la lumière me ménagera-t-elle ce refuge, prolongera-t-elle cette alliance passagère de la terre et du ciel qui appartient elle aussi à un autre monde ? La ville que j'ai quittée hier dans un faux couchant de lampes, ne m'en avait rien laissé pressentir. L'ingrate torpeur qui m'y retenait, à moins que ce ne soit une angoisse plus envoûtante encore, ne pouvait en aucune manière me disposer à ces jeux de soleil et d'ombres, ni, de ces heures closes et profondes, m'apprendre à recueillir, dans leur secret, la délivrance et l'accord que j'en attendais.

Jamais je n'avais pensé à la mort de Mlle Louise. Quatre-vingt dix années ne l'avaient point écartée de nos vies.

— Un mois de lutte, dis-je ; tant de jours l'un après l'autre. Comment ne m'en suis-je pas douté ?

Je me souvenais de sa voix : quelle fêlure la souffrance y avait-elle apportée, quelle exaltation ou, au contraire, quel sourd abandon ? Mais de souffrance, il ne s'agissait pas non plus.

— C'est la vie qui s'en allait et qu'elle ne laissait pas partir.

Elle avait toujours vécu ici. Elle habitait sur la rue principale du village (quelques feux à peine répartis sous des toits de tuiles) une grande pièce voûtée à laquelle on accédait par cinq ou six hautes marches et un perron de pierre. Tout y était d'une grande propreté. Derrière la vitre, à côté du Pèlerin, on apercevait une corbeille remplie de pelotes de laine. L'été, je la voyais passer, toujours en chemin. Elle était un peu pâle. Elle portait un grand chapeau de paille noire, un chapeau de jardin. Je la suivais du regard. Elle serrait dans ses deux bras des petits fagots de bois. Un soir, elle a dû laisser tomber sur le sol son dernier fagot, ses chats, une dernière fois, ont accouru pour se frotter contre elle, des chats un peu sauvages pourtant. Une autre main a dû ranger le fagot. Ensuite, en apporter d'autres. Il fallait entretenir le feu.

— Un mois, c'est long, dit la femme.

Je sais : la première nuit qui entre dans la pièce ; puis, très longtemps après, le jour ; et, de nouveau, la nuit encore à travers les vitres, mêlée à la brume, d'abord un peu blanche. « On l'avait couchée. Elle n'avait rien à faire. Et nous, quoi ? attendre... » Bien sûr, attendre, je sais aussi. « Et le reste... » Oui : les visites, les tisanes tièdes, le linge...

— Sans vous...

La femme hocha la tête. Faut-il lui tendre la main ? J'hésite. J'offre mon aide.

— Pour quoi ? demande-t-elle.

Et elle désigne du coude la masse ténébreuse des arbres et des pierres qui nous encercle :

— Avant de venir, j'ai tué les chats, dit-elle. Il n'y a plus rien à faire.

En effet, la pièce doit être tout à fait silencieuse à présent.

Je vois les doigts de la femme desserrer la laine grise du châle. Elle soupire ; sans doute à cause du soleil :

— Si je vous disais, murmure-t-elle, jusqu'à la fin, elle a voulu m'échapper.

Toujours, sa présence parmi nous avait été d'une nature un peu singulière, insaisissable. Sa démarche était sans poids : une démarche comme en ont toutes les filles dans les fables. Puis, brusquement, elle disparaissait dans l'ombre de sa maison, d'un arbre. Le soir, quand elle vous faisait signe de la main derrière les carreaux, c'était une revenante. Elle ne se plaignait jamais. Elle était heureuse.

Son bonheur était fait de peu de choses — du moins qui se puissent exprimer. Parfois, les branchages morts qu'elle ramenait avaient conservé toutes leurs feuilles. Ses fagots étaient de grands bouquets rousseâtres qu'elle serrait contre son cœur.

— Elle y pensait encore. Il fallait que je l'empêche de se lever. Alors, elle fermait les yeux.

— Où allait-elle ainsi ?

— On ne sait pas. Elle me parlait de sa mère. Je lui disais : « Tu sais bien qu'elle n'est pas là. Pourquoi parles-tu comme ça ? » Elle ouvrait les yeux. Elle me regardait. Je crois qu'elle ne me voyait pas.

De très loin, peut-être. C'était sa manière. On ne peut tout voir. L'été elle s'asseyait devant sa porte, et elle demeurait longtemps ainsi dans la nuit. A mesure qu'elle vous parlait, elle semblait s'éloigner. Elle montrait les étoiles au-dessus d'elle, entre les toits. Elle se taisait. On ne peut jamais tout dire non plus.

— Une fois, elle s'était levée. Je ne sais pas si elle voulait donner à manger à ses chats ou quoi ?... Je l'ai trouvée par terre, étendue à côté de son lit. Elle chantait.

Avec les enfants aussi, parfois. Ils mêlaient leurs voix à la sienne. Chaque dimanche, autrefois, après une promenade de dix kilomètres, son père entonnait les Trompettes d'Aïda quand il arrivait en vue du village. A quatre-vingt cinq ans, on l'entendait encore, paraît-il, à cinq cent mètres à la ronde. Mlle Louise ne chantait pas les Trompettes d'Aïda. Sa voix demeurait comme suspendue. Puis, presque sur le même ton, elle commençait une histoire et les enfants l'écoutaient en marchant à côté d'elle en troupe.

— A la fin, elle ne parlait plus. De son menton, elle me désignait la porte — ou bien les chats au fond de la pièce. Quand j'approchais, elle se défendait contre moi avec sa canne. Je lui disais : « Allons ! » Je savais bien ce qu'elle voulait. Après-midi, le soleil entrait dans sa chambre. Qu'est-ce que je pouvais y faire ? J'avais envie de lui dire : « Tu ne vois pas comme tu es : toute pâle et tes jambes ne te portent plus, ni rien... » De toute façon, je savais bien, moi, qu'à un moment ou à un autre...

— Bien sûr, bien sûr...

— Il fallait tout de même qu'elle meure, n'est-ce pas ? Voulez-vous venir, maintenant ? demanda-t-elle.

— Non.

Je n'ai pas besoin de lui donner d'explications.

— C'est vrai, me dit-elle, pourquoi ?

Elle me regarde maintenant avec une sorte de reconnaissance. Elle ne serre plus son châle contre sa poitrine. Ses mains sont entrouvertes, de chaque côté de ses hanches. Tremble-t-elle un peu ? ou bien est-ce que je rêve ?

— On l'enterre après-demain. J'ai vu le curé, les porteurs... Pour les fleurs..., ajoute-t-elle, en regardant autour d'elle.

Sa voix a repris son ton naturel.

— Ce sera le 29. On l'entertera le jour de sa fête. Son nom c'était Valérie. On l'appelait Louise. Louise, c'était le nom de sa sœur qui était morte quand elle était petite. Mais Valérie, c'était son nom de baptême et son nom de mort aussi, naturellement. C'est pourquoi, il faut que ce soit celui-là qui soit inscrit sur le tombeau.

Bernard PRIVAT



## **PROGRÈS**

*Fière de son vieux sol pétri d'humus latin,  
Riche de ses jardins et de ses granges pleines,  
La Provence sommeille au rythme des fontaines,  
Dans l'agreste parfum de lavande et de thym.*

*Vigie active aux carrefours du Tricastin,  
Veillant de son rocher sur la blondeur des plaines,  
Pierrelatte sourit à ses moissons prochaines,  
Heureux de son rustique et paisible destin.*

*Mais le fatal Progrès en bousculant s'installe,  
Brise les vains décors, et de sa main brutale  
Laboure un champ immense où rien n'est récolté.*

*Offrant pour couronner ses travaux de Cyclopes  
La puissance arrachée au Rhône enfin dompté,  
Et le mystère monstrueux des isotopes.*

PAUL MESSIÉ

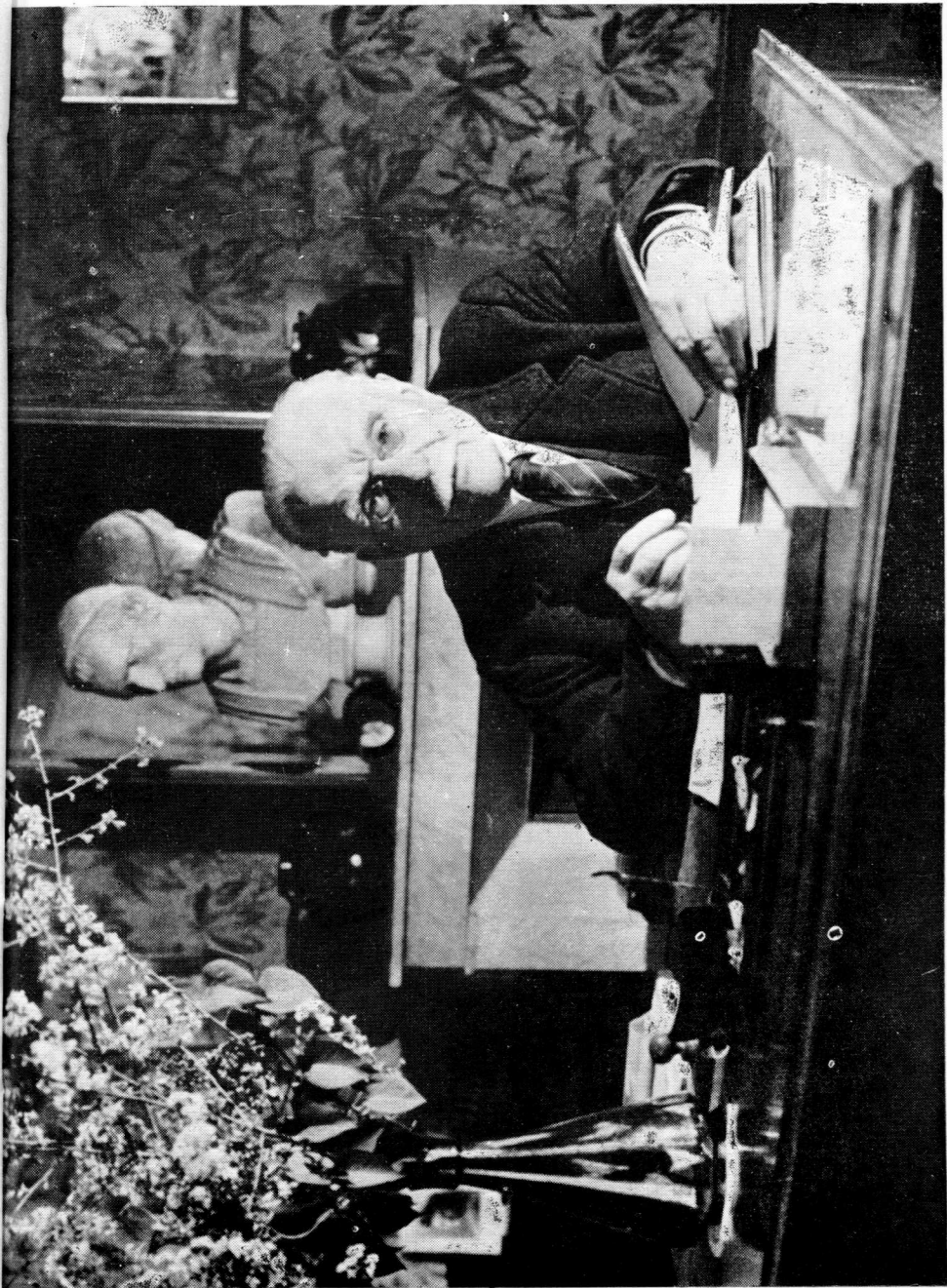
le monde des lettres d'alors, dont certains noms se retrouveront plus tard en sous-titre de ses œuvres : Claudel, Léon-Paul Fargues, Radiguet, Cocteau, Léon Daudet, Max Jacob et Appolinaire, dont Henri Hell disait : « Francis Poulenc enlève aux marionnettes d'Appolinaire le cylindre qui leur tient lieu de cœur et leur rend ce cœur que le poète leur a refusé. »

Poulenc doit aussi à l'amitié de Raymonde Linossier d'avoir été le compagnon de route intellectuel d'un Braque, d'un Picasso, de Marie Laurencin, comme il doit à celle de ses bons et excellents maîtres Vines et Kœchlin d'avoir, chez la cantatrice Jane Bathori, déchiffré le premier, au piano, tous les trésors (et Dieu sait s'ils sont nombreux !) qui sont éclos à la vie musicale au début de notre siècle.

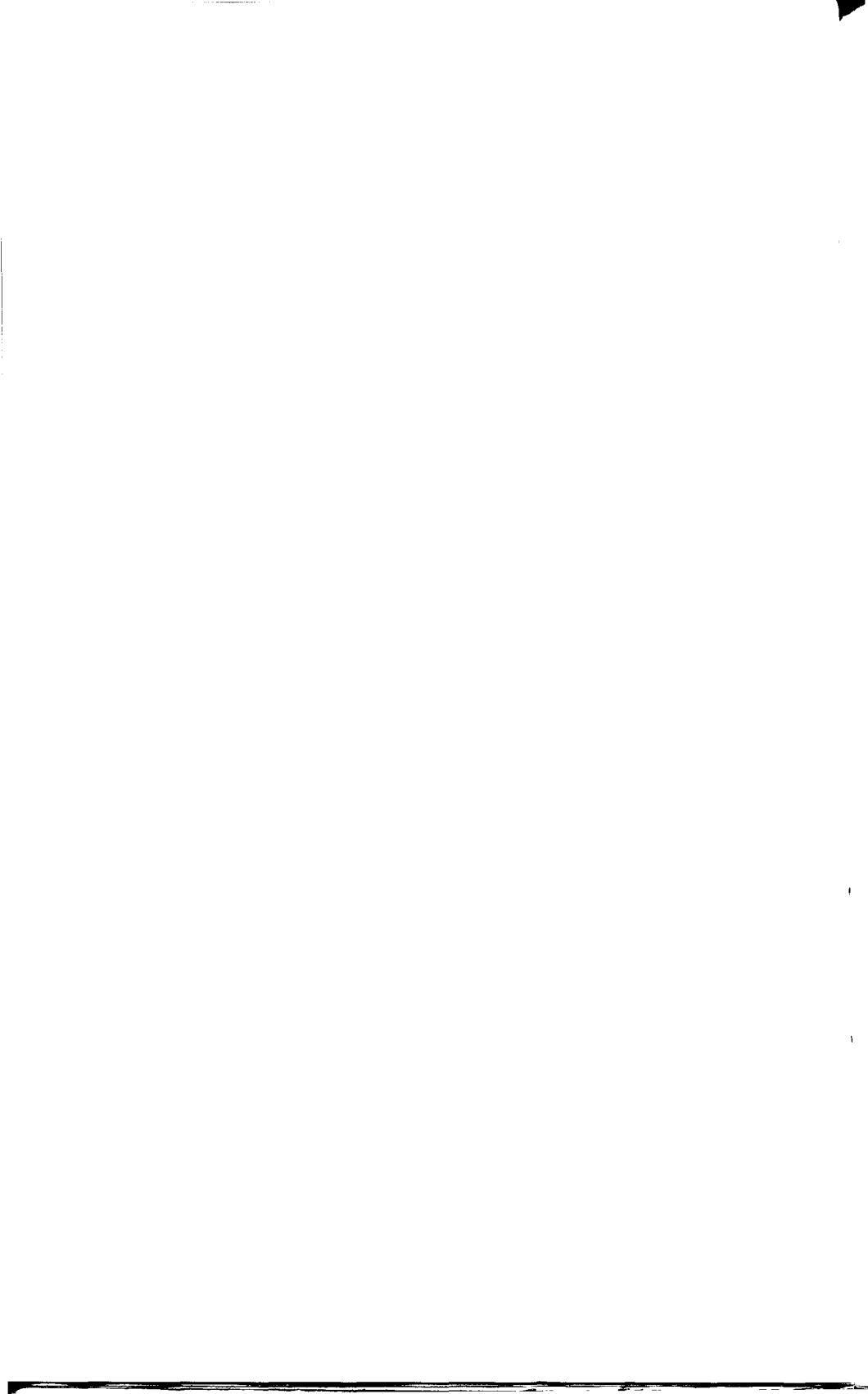
Son œuvre entière est marquée, bien entendu, de ses constants échanges intellectuels, conscients ou subconscients.

Il n'est pas dans mon propos de faire une analyse plus détaillée qui nous ferait rapidement sortir du cadre de ces quelques lignes, mais tous ceux pour qui la musique de Poulenc n'est pas totalement inconnue savent, en écoutant « **Les Biches** », en écoutant « **Le Bestiaire** », « **Le Concert champêtre** », le « **Dialogue des Carmélites** » et « **La voix humaine** », pour ne citer que les « plus publics », distinguer aisément toutes les caractéristiques si françaises d'un art tout d'équilibre, d'élégance ou la mélodie, élément essentiel, chemine de concert avec la parole sans jamais s'y asservir ; où la construction même, dépouillée de toutes les lourdeurs d'une technique abusive, où la construction s'aère à chaque ligne et laisse à la compréhension tout le loisir de pénétrer jusqu'à l'essence même de l'œuvre pour en goûter pleinement la valeur.

Ceux pour qui la chronologie des compositions de Poulenc est plus familière, savent encore discerner un tournant : celui de 1935 où l'annonce de la mort accidentelle d'un autre grand musicien français Pierre-Octave Ferroud est pour Francis Poulenc le choc déterminant d'un profond retour à la foi, instantanément concrétisé par un pèlerinage solitaire à la Vierge de Rocamadour, que prolongent pour nous les admirables « **Litanies à la Vierge Noire** » dont je ne puis oublier personnellement l'impression ressentie, alors qu'adolescent j'en entendis la première audition.



*Gabriel Faure à sa table de travail, au Seillon.*





La pensée était toujours belle, intéressante, et elle s'exprimait sans hésitation — et quasi sans retouche — aussi bien dans la correspondance que dans ses manuscrits (la reproduction de telle ou telle page, à la lettre magnifique, en fait foi : sur laquelle on ne voit guère que deux ou trois mots modifiés).

\*  
\*\*

Il aimait ses amis et ses deux patries — l'Ardèche et le Diois familial — sans parler de l'Italie, cette troisième patrie qui lui tenait tant à cœur.

Charitable, efficace, simple et bon, il savait faire plaisir et rendre service. Il s'est attaché avec persévérance à magnifier et à embellir Tournon, sa ville natale, où il repose maintenant dans un décor de montagnes et d'eau, mi-rhodanien, mi-provençal. Et l'on sait tout ce qu'il avait pu faire, avec une amicale patience, en faveur de Louis Le Cardonnell.

Cependant, car il ne négligeait rien, se poursuivait, avec un naturel et une grâce (2) qui atteignent au Grand Art, l'édification, pendant plus de soixante ans, d'une œuvre impeccable et qui demeurera comme tout ce qui est indubitablement Beau. Il est assez rare qu'un grand écrivain, sache, ainsi, évitant la claustration en tour d'ivoire, ne pas se désintéresser d'autrui.

On est confondu devant une telle production, qui compte quelque cent dix volumes, et on est gêné en présence d'une telle carrière — non seulement d'écrivain, mais d'inspecteur général des monuments historiques et des sites — dans laquelle les voyages et les démarches, de tous ordres, ne se comptaient plus — on est gêné, craignant de ne pas pouvoir la louer autant qu'elle le mérite. Et on se demande comment un seul homme, même jouissant d'une excellente santé et doué d'une vitalité prodigieuse, a pu suffire à tant de choses.

\*  
\*\*

---

(2) N'excluant pas « le nerf » et, véritablement, « la vie ».

C'est que, certainement, comme tout Latin et comme les Romains, Gabriel Faure connaissait son but et savait où il allait. Et, non plus, « il ne s'écoutait pas », comme on dit dans la Drôme.

Il marchait vers la gloire et avait pour but principal, dans l'existence, de peindre ce qu'il voyait, de ciseler de la Beauté et de réveiller de prestigieux souvenirs, tout en servant de son mieux notre magnifique langue française.

Ce qui nous a le plus frappé, dans la photographie qui le représente au Seillon, à sa table de travail, c'est, avec la robustesse de sa carrure, l'air énergique, lucide et décidé, du visage, depuis longtemps couronné d'abondants cheveux blancs. « Fabricando fit faber... » : « Continuons il faut poursuivre... » Son dernier livre : « Italiam... », est de 1961 ; le premier fut publié en 1898.

D'autres, abondamment, ont parlé de son œuvre : comme eux, je pourrais me laisser aller à énumérer ses livres, aux titres souvent pleins d'évocations enchanteresses : « Bel été », « Le vieillard de Tarente », « Les jardins de Rome », « L'amour sous les lauriers-roses », « Paysages littéraires », « La dernière journée de Sappho », « Rome », « Automne », « Pages romaines », « Mes Alys-camps », « Paysages, mes amours »... et d'autres ; combien d'autres !

Serait-ce bien utile ?

Je préfère, d'un mot et sans citations — ni de lui, ni de personne — dire ce que je pense de Gabriel Faure et de son art : exprimer mon humble admiration pour l'un comme pour l'autre.

Notre illustre confrère s'apparentait à Virgile ou à Catulle, pour la douceur et pour certaines trouvailles, et à Chateaubriand pour la perfection et pour l'harmonie du style. Il ne laissait pas de rappeler Jean-Jacques Rousseau, pour les descriptions ; avec plus de fermeté, toutefois. Musicien dans l'âme, amoureux de la lumière, des marbres, des belles fleurs, des paysages d'Italie, des forêts et des monts de son terroir diois, il avait la clarté de Stendhal ; mais, cette clarté, il l'habillait de plus de grâce et il la nourrissait comme d'une gaillardise. Car Gabriel Faure fut un vivant ; il aimait la vie et « il aimait l'amour ».

Un rien ironique, parfois, comme les Dauphinois et comme presque tous les Français, n'a-t-il pas, ainsi que

l'a noté M. Raoul Thauziès, proviseur au lycée de Tournon, une dose notable de la bonhomie de Montaigne ?

\*  
\*\*

Commandeur de la Légion d'honneur et Grande médaille d'or de la ville de Rome (sa dernière joie sur cette terre), grand prix de littérature de l'Académie française, objet de plusieurs thèses de doctorat — ce qui, pour un écrivain, représente la grande consécration — auteur dont, « typiquement », si l'on me passe cette expression, on peut constituer des volumes de morceaux choisis sans défauts, Gabriel Faure a connu les honneurs et la très grande notoriété ; si, malheureusement, il est trop peu goûté du lecteur moyen.

Mais, sans doute, ne désirait-il pas l'approbation de ce dernier et ne la cherchait-il point ?

Écrivain latin, humaniste et esthète sans mièvrerie, il écrivait certainement, avant tout, pour les humanistes, pour les lettrés, pour les amants de la Mère Nature et du Beau sous toutes ses formes ; pour les gens de goût et d'expérience, enfin. Ceux-là le connaissent et lui ont accordé leurs suffrages et, comme leur race ne se perdra pas, ni en France ni dans la latinité, l'œuvre magnifique de celui que nous pleurons ne périra pas ; nous en avons l'absolue confiance.

Et, à tous les écrivains, Gabriel Faure donne un exemple et laisse un héritage : l'exemple d'une vie de travail à la recherche du mieux et de la perfection, poursuivie chaque jour et chaque année sans le moindre laisser-aller ; l'héritage de « Défense et d'illustration de la langue française », de l'amour, et du véritable culte, à lui rendre : amour et culte dont elle est pleinement digne.

Merci, noble et grand Gabriel Faure ! inoublié de l'Italie que vous aimiez, dormez, près de votre Rhône, d'un paisible sommeil sous les belles fleurs de ce pays de France dont vous êtes le fils, bercé par ses vents ; en attendant que nous vous retrouvions dans ce monde meilleur où chacun doit se rendre quelque jour, après avoir accompli ici-bas œuvre de bon ouvrier.

« Fabricando fit faber... »

★ ★ ★

# L'ÉDUCATION MUSICALE

## dans l'enseignement primaire de Paris et de la Seine



Le problème de l'enseignement musical dans les écoles, s'il est pratiquement résolu dans les établissements de Paris et de la Seine, reste, cependant, sans solution dans la majorité des écoles primaires de France, quels qu'aient été les efforts déployés en faveur d'une véritable éducation artistique pour les enfants du peuple. C'est pourquoi il ne me paraît pas inutile de rappeler que le pouvoir éducatif de l'art, et particulièrement de la musique, lorsque elle est pratiquée régulièrement dès les premières années de la scolarité, fut reconnu depuis la plus haute antiquité.

Dans toutes les civilisations : Indoue, chinoise, égyptienne, hébraïque et grecque, la musique fut toujours au premier plan dans l'éducation individuelle et dans les manifestations sociales.

Dans les grandes époques occidentales : Moyen âge, Renaissance, les arts ne tinrent pas une place moins importante.

Pour les Athéniens, la musique était la partie essentielle de l'éducation. Elle est liée, disaient-ils, aux mathématiques, par les rapports numériques des vibrations, qui constituent les sons des diverses échelles musicales, ainsi qu'à la métrique, à la danse et aux grandes fonctions physiologiques de la respiration et de la circulation par le rythme.

« Par la musique, disait Platon, le nombre et l'harmonie, s'introduisant de bonne heure dans l'âme du jeune

enfant, s'en emparant, y font entrer à leur suite la grâce et la beauté ; et cela dès l'âge le plus tendre, avant que d'être éclairé des lumières de la raison ; et, quand la raison sera venue, il s'attachera à elle aussitôt par le rapport secret que cet art aura mis entre la raison et lui. »

De nos jours, la Musique a-t-elle perdu le pouvoir d'ouvrir l'intelligence et de préparer à une vie individuelle et sociale harmonieuse ? Les grands éducateurs sont d'accord pour affirmer qu'elle a conservé cette action mystérieuse, « action vague, mais d'une puissance et d'une fécondité incomparables », dit Félix Pécaut.

Au moment où notre pays traverse, à la suite de la dernière guerre, une grave crise de moralité, il me paraît intéressant de rappeler une phrase du docteur Carrel, disant, il y a déjà quelques années : « La crise est dans l'homme », et démontrant ensuite que la mécanisation de l'industrie, et la culture scientifique eurent pour effet d'amener une diminution physiologique autant qu'intellectuelle et morale des individus.

« La stupidité et la tristesse de la civilisation présente, ajoute le docteur Carrel, sont dues, au moins en partie, à la suppression des formes élémentaires de la jouissance esthétique dans la vie quotidienne. »

Il est bien certain qu'en ne donnant pas une sérieuse formation artistique comme base de l'éducation, on retire du même coup le levain d'admiration pour ce qui est harmonieux et équilibré, et cette appétition du beau, du bien et de l'idéal qui est le propre de toute éducation esthétique.

Il faut donc restaurer l'intégrité, l'harmonie de la personnalité humaine, intégrité compromise par une éducation fragmentaire, par la mécanisation de l'industrie, par l'affaiblissement du sens moral et l'absence d'idéal. L'art, surtout, peut aider à sauver du déséquilibre inhérent à une époque trop exclusivement technicienne, à la condition que l'âme de l'enfant soit ouverte très tôt à l'initiation esthétique qui la pénétrera du désir du mieux-être, de l'ordre et de l'équilibre, qualités caractéristiques de l'Art comme de la raison.

Je ne puis, cependant, nier, qu'une réaction s'est organisée contre des enseignements dirigés trop exclusivement vers des fins utilitaires ; on s'est aperçu de ce qu'avait d'atrophiant pour le corps, de desséchant pour l'âme, une éducation purement intellectuelle, négligeant,

d'une part, la culture physique et, d'autre part, celle de l'affectif, ce moteur sous-jacent de l'activité, remis en lumière par des spécialistes de la psychologie enfantine, qui ont reconnu le pouvoir éducatif de l'art dans la formation de l'esprit des enfants.

La ville de Paris, soucieuse de maintenir le renom mondial de ses artisans, de ses ouvriers d'art, de ses artistes avait depuis longtemps reconnu l'immense intérêt d'une éducation esthétique, et, afin d'assurer aux enfants du peuple une initiation artistique élevant considérablement la valeur éducative du savoir pratique dispensé dans les écoles primaires, elle avait, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, confié l'enseignement de la musique et du dessin à des professeurs spécialisés.

On ne pouvait, d'ailleurs, exiger des instituteurs, excellentement préparés dans les écoles normales à donner aux enfants « une somme de connaissances appropriées à leurs futurs besoins, ainsi que de bonnes habitudes d'esprit entraînant au jugement, à la réflexion, à la justesse dans la pensée et le langage, d'avoir acquis par surcroît une formation artistique qui demande aux natures particulièrement douées, de nombreuses années d'études au contact de maîtres de valeur.

Les concours institués par la ville de Paris pour le recrutement de ses professeurs d'éducation musicale, comportent de nombreuses et difficiles épreuves, techniques et pédagogiques, qui garantissent l'aptitude à l'enseignement de ces maîtres, issus pour la plupart du Conservatoire national supérieur de musique.

Comment concevons-nous l'éducation musicale à l'école primaire ?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de fixer d'abord les buts immédiats que nous souhaitons atteindre : Donner aux enfants de bonnes habitudes vocales, éduquer leur oreille, leur apprendre les premiers éléments de lecture musicale ; enfin, développer en eux le goût et la sensibilité par l'étude de chants et de chœurs et par la connaissance des grandes œuvres de la Musique. De ce programme découle tout naturellement la division de l'enseignement musical en quatre parties principales : culture vocale, culture auditive, instruction musicale, culture du goût.

Nous allons examiner chacune de ces parties et tâcher d'en dégager en quelques mots, les éléments essentiels.

Pour la culture vocale, trois points doivent retenir principalement l'attention : la respiration, l'émission, l'articulation.

L'importance de la respiration dans l'art du chant ne saurait être assez soulignée ; chanter c'est respirer. C'est pourquoi des exercices respiratoires intelligemment conduits, tendront à développer la capacité pulmonaire des élèves. Ces exercices seront faits, de préférence, debout, les bras pendant librement le long du corps, les muscles détendus. La pratique régulière des sons « filés » (sons de longue durée) avec variation d'intensité, habituera nos petits chanteurs à mesurer et à économiser leur souffle. De nombreuses vocalises peuvent être utilisées, mais toutes seront pratiquées sur des voyelles ouvertes (telles que : a, e, o, ou), chantées sur des formules mélodiques dérivant de l'accord parfait ou de la gamme, elles tendront à obtenir une bonne émission, à poser la voix et à la développer en étendue, en souplesse et en beauté.

Une articulation précise pourra être acquise grâce à l'emploi, dans les exercices, de consonnes dites d'attaque.

De façon générale, on préconisera l'emploi de la voix dite « de tête », et on utilisera de préférence les registres élevé et moyen qui, en permettant d'éviter l'émission gutturale, conservent aux voix d'enfants la fraîcheur qui en fait le charme.

La culture auditive, partie importante de l'éducation musicale, doit être réalisée d'une manière rationnelle et progressive. La dictée est, parmi tous les moyens employés, un des plus féconds.

Elle est, tout d'abord, purement mélodique, c'est-à-dire sans notions de rythme, et elle se borne à faire reconnaître trois, puis quatre, puis cinq sons, chantés ou joués sur un guide-chant. Dès que possible, le rythme, les mesures, les silences apparaissent. Les formules mélodiques, tout d'abord très faciles, deviennent progressivement plus difficiles. Elles peuvent être aussi polyphoniques, à plusieurs voix ; à l'audition de fragments complets ou incomplets, les élèves doivent rechercher, soit le nombre de sons joués, soit les sons omis. Il peut être fait usage aussi de fragments de chansons populaires apprises auparavant par les élèves et qu'ils doivent écrire ou rétablir dans leur intégrité lorsqu'ils ont été dictés incomplètement. Enfin, l'audition mentale, qui oblige l'élève à penser

les sons, complète heureusement les moyens mis en œuvre pour obtenir des résultats tangibles.

Par l'instruction musicale, nous voulons donner aux enfants de nos écoles, une connaissance élémentaire du graphisme musical. Il paraît, en effet, souhaitable et possible, que les élèves soient, à la fin de leur scolarité, en possession d'une somme de connaissances, réduite certes, mais telle qu'elle puisse leur donner le désir de se perfectionner par la suite.

L'étude des signes est donc abordée le plus tôt possible, mais avec de grandes précautions. La lecture des notes est entreprise suivant une progression qui facilite les premiers pas de nos élèves dans l'art difficile du déchiffrement musical. L'élément rythmique est étudié en partant de la noire, prise comme unité de temps, et en allant d'abord vers les multiples, puis vers les sous-multiples. Les explications théoriques n'apparaissent que lorsqu'elles trouvent leur justification dans les textes utilisés. Sur ce point, la pédagogie a fait de grands progrès ; et il est permis de dire que l'étude du solfège n'est ennuyeuse que si le professeur la conduit mal. Peu à peu, les gammes, les modes, les intervalles, les alterations, apparaîtront comme les signes nécessaires à l'écriture d'un langage dont le sens est déjà connu. Enfin, dans les classes supérieures, le solfège à deux voix, par son élément polyphonique, est une excellente préparation au chant choral ; il permettra, plus tard, le déchiffrement des chœurs dont l'étude par audition deviendrait vite fastidieuse.

La culture du goût est la partie, sinon la plus importante, mais, si j'ose dire, la plus spectaculaire de l'enseignement musical. C'est celle qui permet aux professeurs de faire appel à la sensibilité de l'enfant, à son émotivité, à sa faculté de rêve, son pouvoir créateur, son besoin d'activité et de connaissances. C'est ici, sans doute, que le pouvoir éducatif de la musique est mis pleinement en valeur.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance de la qualité des textes étudiés ; ceux-ci devant présenter, en effet, un intérêt artistique indiscutable. Au demeurant, le choix est assez vaste, que nous offre le folklore français et étranger, ainsi que l'œuvre des grands compositeurs d'où il est possible d'extraire tant de belles et simples mélodies.

Pour les tout petits, la famille, les saisons, les jeux, les animaux, les fêtes offrent d'innombrables sujets.



Plus tard, le goût du travail, les métiers, la géographie, la satire, sont évoqués par des chants ou des chœurs. Partout, enfin, où la création d'une chorale mixte est possible, le répertoire s'enrichit d'œuvres de grands maîtres, de la Renaissance à la période contemporaine. De plus, l'audition et la présentation par le disque des grandes œuvres instrumentales, chorales et orchestrales, permettent une large initiation à l'art musical et à son histoire.

Après cet exposé un peu sévère, et dont le caractère technique a peut-être rebuté certains de mes lecteurs, ce dont je m'excuse auprès d'eux, le moment me semble venu d'essayer de conclure.

Quelle est donc l'efficacité de l'enseignement musical, tel qu'il est appliqué dans les écoles de Paris ?

A cette question, je puis répondre que, plus de 30.000 enfants de ces écoles suivent volontairement, chaque semaine, et avec un intérêt toujours croissant, les multiples concerts organisés spécialement pour eux par de grandes associations de la capitale. (Concerts Colonne, Lamoureux, Musigrains, J.M.F., etc...). La plupart d'entre eux, restent, après leur scolarité, de fervents mélomanes et viennent ainsi grossir le nombre déjà grand de ceux pour qui la Musique reste la plus belle des distractions.

Ceci pourrait être la preuve que si, comme on l'entend souvent affirmer, les Français ne sont pas musiciens, c'est d'abord, et surtout, parce qu'on ne leur a pas donné la culture musicale nécessaire lorsque c'était possible, c'est-à-dire à l'école.

C'est pourquoi, en terminant, je forme le vœu qu'un jour prochain, cet enseignement puisse être donné à tous les petits Français, afin de leur faciliter l'accès des mystérieuses richesses que recèlent les œuvres des grands maîtres, afin, en un mot, de leur faire connaître et aimer cette grande dispensatrice de joie et de beauté qu'est la Musique.

Robert PLANEL

## CIMETIÈRE DE L'IRRÉEL

---

*Cette flamme énorme et vivante,  
Si fantasque de vérité,  
Qui m'éblouit et qui me hante  
Est l'un de nos derniers secrets...*

*Entre le mystère des tombes,  
De l'inconnu, de l'éternel,  
Elle est la folle vagabonde  
Qui nous soulage en l'irréel...*

*Cette flamme, aujourd'hui, qui rassemble  
La vie des Morts et des Vivants  
Est une chose qui ressemble  
Aux cœurs de nos jeunes enfants...*

*Et cette lumière incolore  
Tourbillonne dans les grands vents.  
Cette flamme est la fin du monde  
Pour recommencer une ronde,  
La première et la dernière onde,  
Une chose qu'on ne sait pas...  
Et, si les mots voulaient nous croire  
Avec nos simples histoires  
Et nos reflets d'éternité,  
Cette flamme qui donne au monde  
Les échos de chaque seconde,  
Ame des peuples, continents,  
Qui enveloppe et qui inonde  
Les Trépassés et les Vivants...*

*Flamme secrète viens encore  
Pour chasser le multicolore,  
Tous les défauts des braves gens.  
Et, pour penser que tout se dore,  
Couleur unique, mandragore...  
Qui nous prendra dans son emphore  
Pour un unique contingent !*

EUGÈNE MARTIN

## TABLE

---

Quelques lignes du Président .....	3
Les Heures .....	6
Les jardins familiaux .....	7
En cette nuit de Noël .....	18
Francis Poulenc .....	19
La véridique histoire d'Alphonsine .....	23
L'énigme de la mort de Molière .....	27
Pourquoi n'es-tu pas là ? .....	34
Paul Serve et G. Faure « La Chantalière » .....	36
La nuit de Burgos .....	39
René Courtin .....	46
Aimeric de Bruges .....	47
Alain Borne .....	51
Crux Sola .....	54
En souvenir .....	55
Progrès .....	61
Gabriel Faure .....	62
L'éducation musicale dans l'Enseignement primaire de Paris et de la Seine .....	66
Cimetière de l'irréel .....	72

100  
100  
100

100  
100  
100

100

*Au moment de livrer cette plaquette au public, nous devons signaler à nos lecteurs que par le jeu de la rotation, le président actuel de l'Académie Drômoise est M. Albert VARNET qui a pris la suite de M. Pierre AGERON, et que le bureau est donc ainsi constitué :*

*Vice-présidents :*

Mme Marie LAURANDRÉE, M. l'abbé BOISSE, M. RAYNAUD

*Secrétaire perpétuel :*

M. André MILHAN

*Secrétaire adjoint :*

M. René MUZELLEC

*Trésorier perpétuel :*

M. Félix DELDON

*Notons, également, que les notices relatives à nos derniers disparus, M<sup>e</sup> Henri TURIN et M. Gaston DINTRAT, paraîtront dans le n<sup>o</sup> 4 des « CAHIERS DROMOIS ».*

